

BERDAGUER&PEJUS

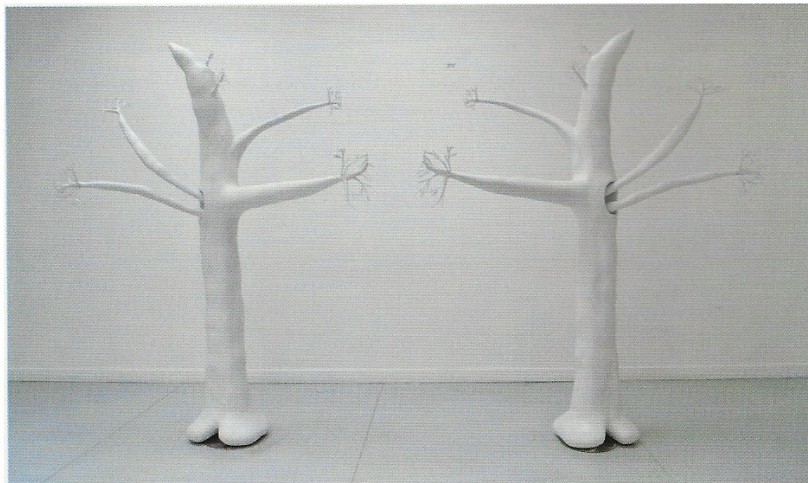
Revue de presse

{ Galerie
Papillon }

galeriepapillonparis.com
contact@galeriepapillonparis.com
13 rue Chapon 75003 Paris
+33 (0)1 40 29 07 20

COMMENT AVANCER DANS UN MONDE ABÎMÉ ?

PAR DOMINIQUE CHAUCHAT



Berdaguer & Péjus, *Y40-Autorépliquant*, 2016. Courtesy des artistes et de la galerie Papillon, Paris © Adagp, Paris, 2019

C'est cette question cruciale à laquelle le FRAC Ile-de-France et l'IAC* de Villeurbanne tentent de répondre, avec les propositions de 16 artistes de la collection de l'Institut.

Entre interrogations sur notre rapport au monde, évocation de modalités d'états modifiés de conscience, possibilités de transformation de nos sociétés, cette exposition nous fait passer du regard (la sensation), à l'expérience (l'émotion), à la responsabilité (la conscience).

Le regard : Avec « Spray », Ann Veronica Janssens nous propose un dispositif hypnotique qui joue sur apparition-disparition, tandis que Michel Blazy est présent avec l'une de ses vidéos disséquant le cœur du vivant « sauvage » (que se passe-t-il quand je n'y suis pas ?), alors que celles d'Hicham Berrada poursuivent ses recherches en biologie évolutive (que se passe-t-il quand j'ajoute un peu de ça ?)

L'expérience : Plongée dans le blanc, avec la pièce de Berdaguer et Péjus, plongée

dans un univers post-apocalyptique où même les arbres-squelettes sont sans couleurs. Nous n'en admirons que mieux ceux du parc !

Expérience par procuration que la vidéo d'Ana Mendieta, *Le pouls de la terre*, où elle s'enfouit dans la terre-mère pour mieux en renaître.

La responsabilité : Comment être un humain parmi les vivants ? La vidéo de Daniel Steegmann Mangrané *Spiral Forest* nous présente une autre vision de la nature que celle de l'humain : le point de vue animal. Question : quel regard porte sur son environnement un paresseux bradype perché sur sa branche, par exemple ? Nous ne pouvons sans doute pas l'imaginer. Que cette espèce disparaisse, et c'est aussi une vision singulière du monde qui disparaît avec lui.

Que l'humanité disparaisse, restent les plantes, les animaux et des machines capables de se réparer, de se répliquer... de nous remplacer ?

* IAC : Institut d'Art Contemporain

► De l'immersion à l'osmose, *Chaosmose #2*
FRAC Ile-de-France Le Château
Domaine de Rentilly
1 rue de l'Étang, Bussy-Saint-Martin
jusqu'au 21 juillet

Art et mondes du travail

« UN ARTISTE EST AUSSI UNE ENTREPRISE »

Le duo Christophe Berdaguer & Marie Péjus prolonge sa résidence d'artistes débutée en décembre 2017 dans l'entreprise A2C. Inspirés par ses services de nettoyage, ils ont collecté de la suie pour réaliser un ensemble de peintures, exposé à l'été 2018 à la Friche la Belle de Mai.

SAINT-CANNAT (13). Lorsque Bénédicte Chevallier, médiateur du réseau Mécènes du sud, collectif d'entreprises pour le soutien à la création, contacte Christophe Berdaguer & Marie Péjus dans le cadre des résidences en entreprise lancées par le ministère de la Culture (lire notre article dans le numéro d'octobre de *The Art Newspaper Édition française*) pour leur proposer de travailler à un projet au sein de la société A2C, leur première visite à l'été 2017 ne suscite pas vraiment l'enthousiasme. « *Au premier abord, nous avons été assez sceptiques, explique Christophe Berdaguer. Le fer de lance de l'entreprise étant le nettoyage, il nous a semblé que nous avions peu de liens avec cette question-là.* » Ils se donnent un temps de réflexion, avant de se lancer dans l'aventure. « *Derrière cette notion de nettoyage, il y avait l'idée de soin. Cela a été une entrée, un point déclencheur : nous allions travailler avec une entreprise qui soigne des lieux mais aussi des gens.* » Très vite, ils notent l'utilisation d'éponges pour enlever la suie résiduelle à la suite d'un incendie. Le déclic se produit, une première intuition : « *conjuré un traumatisme, un sinistre en le transformant en peinture.* » Dont acte. Commence la collecte de suie pour la transformer en pigments, avec l'aide de la société Pèbéo. « *Lorsque nous avons lancé cette idée, nous nous sommes dit qu'il serait dommage de nous restreindre au calendrier imposé, sur un an. L'idée nous plaît assez que cette œuvre continue à être alimentée dans le temps. Depuis septembre, nous rencontrons les employés de l'entreprise pour réaliser des interviews. D'une certaine façon, il s'agit aussi de prélèvements. L'idée est de recueillir leurs témoignages sur leur travail par rapport*

à ces sinistres. Nous convoquons les témoins de l'après, d'où l'intitulé du projet : Mémoires de feu. » L'ensemble devrait donner lieu à la publication d'un ouvrage, qui viendra compléter la réalisation de l'œuvre, présentée à l'été 2018 à la Friche la Belle de Mai, à Marseille. Pour les artistes, une expérience marquante : « *Nous avons parfois des doutes sur le devenir du monde et par moments, nous sommes réconciliés en voyant des gens faire leur travail avec beaucoup d'humanité. Cette résidence est une vraie rencontre. Un artiste permet de déplacer le regard de gens par rapport à leur activité, et inversement. Il y a un échange de points de vue.* » Et d'ajouter : « *Les jeunes artistes ont une conception un peu fantasmée de la relation de leur travail avec le monde extérieur. Même si l'économie et la temporalité ne sont pas tout à fait les mêmes, un artiste est aussi une entreprise. Nous ne sommes pas déconnectés du réel.* » De son côté, Ivan Pion Goureau, dirigeant de l'entreprise A2C, ne cache pas sa satisfaction : « *Dans l'entreprise, nous avons depuis des années une appétence pour l'art. J'ai cette fibre, je trouve intéressant l'échange, la contribution de plasticiens, je suis enclin à ce type de démarche. Pour les salariés, c'est un regard différent sur les artistes et la réalité de leur travail. Pour beaucoup, c'était une première confrontation. Ce sont des artistes géniaux, avec un fond extraordinaire. Et la pièce réalisée est très belle, surprenante.* »

STÉPHANE RENAULT

Les employés de l'entreprise A2C devant *Mémoires de feu*, l'œuvre réalisée par Christophe Berdaguer & Marie Péjus, exposée à la Friche la Belle de Mai à Marseille. © JCLett



"A Marseille, les fantôme de Berdaguer & Péjus hantent La Belle-de-Mai", Emmanuelle Lequeux, in *Le Monde*, 19 septembre 2018

A Marseille, les fantômes de Berdaguer & Péjus hantent La Belle-de-Mai...

<https://www.lemonde.fr/aces-restrict/arts/article/2018/09/19/le...>

A Marseille, les fantômes de Berdaguer & Péjus hantent La Belle-de-Mai

La friche présente une rétrospective des œuvres de ce duo d'artistes passionné de design radical.

LE MONDE | 19.09.2018 à 09h04 | Par Emmanuelle Lequeux (Marseille)



« Communautés invisibles », de Christophe Berdaguer et Marie Péjus à la friche La Belle-de-Mai de Marseille, jusqu'au 21 octobre 2018. JC LETT / LA FRICHE LA BELLE-DE-MAI

« Nos chers disparus » : ainsi pourrait être sous-titrée les « Communautés invisibles » de Christophe Berdaguer et Marie Péjus à la friche La Belle-de-Mai de Marseille. Disparues, en effet, toutes les communautés qu'évoquent ici le duo de plasticiens. Elles prennent mille formes : sculptures, maquettes, installations ou dessins. Mais elles ont un point commun : elles ne sont que fantômes, venus hanter cette exposition monographique conçue comme un paysage subjectif, habité. Ainsi de la série de dessins qui composent sur le mur un nuancier de mille gris. Chacun de ces monochromes en flottement est différent. Chacun porte, en fait, le souvenir d'un incendie.

Dans le cadre d'une résidence en entreprise, les deux artistes phocéens ont collaboré avec A2C Services, société spécialisée dans le nettoyage de bâtiments ayant subi un sinistre, le plus souvent un incendie. Après chacune de ses interventions sur un site, les artistes ont recueilli les éponges couvertes de suie, ont récupéré la poussière noire et s'en sont servi pour créer un dessin abstrait, à l'aérographe. Bien sûr, aucun accident mortel n'a été exploité pour cette œuvre. En bas de la page, les coordonnées GPS du lieu ; pas d'autre explication. Ces Mémoires de feu apparaissant ainsi comme « la conjuration d'un drame », résumant les artistes qui, depuis vingt ans, s'attachent à dévoiler combien « l'homme et les espaces construits s'affectent les uns les autres, se traversent les uns les autres ».

LES DEUX
ARTISTES ONT
COLLABORÉ AVEC
A2C SERVICES,
SOCIÉTÉ
SPÉCIALISÉE
DANS LE
NETTOYAGE DE
BÂTIMENTS
AYANT SUBI UN
SINISTRE

Le plus anodin des bâtiments est donc porteur à leurs yeux d'une charge particulière, hanté des humeurs de ceux qui l'habitent, riche de données psychiques : tel est l'un des leitmotifs de ce duo passionné d'architecture utopique et de design radical. Il faut dès lors imaginer leur bonheur quand ils sont tombés sur l'histoire de Sarah Winchester. Cette forte femme, héritière du célèbre fabricant de carabines américain, mourut en 1922, malgré tous ses efforts à se rendre éternelle. Une prophétie l'avait en effet avertie qu'elle mourrait une fois sa maison californienne achevée. Chaque jour, elle ordonnait donc aux ouvriers d'ajouter un couloir, un escalier, une annexe au manoir. Le fascinant labyrinthe qui s'est construit ainsi, paradoxalement plein de dead ends (impasses), se visite encore aujourd'hui. Sa structure a inspiré à Berdaguer et Péjus une installation

“A Marseille, les fantôme de Berdaguer & Péjus hantent La Belle-de-Mai”, Emmanuelle Lequeux, in *Le Monde*, 19 septembre 2018

A Marseille, les fantômes de Berdaguer & Péjus hantent La Bell...

<https://www.lemonde.fr/acces-restreint/arts/article/2018/09/19/e...>

squelettique, hommage à ce désir fou de [conjurer](#) le pire.

Perpétuellement en quête de « psycho-architectures », pour [reprendre](#) le titre de leur série de maisonnettes nées de dessins d'enfants réalisés lors de tests psychologiques, le couple est parvenu à [activer](#) magnifiquement l'espace le plus solennel de la Friche, à [savoir](#) le Panorama, cube blanc posé sur le toit. Ils y ont accroché une série de chaînes d'acier, qui pendent en cloche du très haut plafond. Le visiteur peut s'y [asseoir](#), et se [balancer](#) à son gré. Pour le [bercer](#), un étrange chant d'oiseau. A priori, rien de plus qu'une énième installation ultra-ludique. Mais, là encore, rôle plus d'un fantôme... La monumentale œuvre s'inspire en fait de Saint-Kilda, archipel isolé au large de l'Ecosse où une communauté a vécu en autarcie pendant près d'un millier d'années, tirant son unique subsistance des oiseaux marins qui venaient [nichier](#) là. D'où l'aérien mémorial à cette communauté aujourd'hui disséminée.

Pur artefact

Une architecture par le vide, posée entre ciel et terre. Quant au volatile, il s'agit d'une espèce elle aussi éteinte. Elle faisait partie du *Catalogue d'oiseaux* qu'Olivier Messiaen a composé dans les années 1950. Les artistes ont retrouvé un échantillon de son chant éteint, et l'ont remixé en se calquant sur la mélodie qu'il avait inspirée au musicien.

Ce semblant de nature, qui n'est en fait que pur artefact, confère au doux balancement des visiteurs une troublante mélancolie. L'art peut-il donc conjurer toutes les extinctions ? Une modeste sculpture y répond comme un vertige. Dans une sorte d'aquarium de résine, flotte une minuscule créature. Il s'agit de *Mollivirus Sibericum*, quatrième virus géant découvert dans le monde. Voilà 30 000 ans qu'il dort dans le permafrost sibérien. Mais l'on sait que cette terre froide se réchauffe peu à peu, et laisse [échapper](#) ses terribles fantômes. Quand tous seront réveillés, cela va sans [dire](#), l'art n'y pourra rien.

« Communautés invisibles ». Jusqu'au 21 octobre à la Friche la Belle-de-Mai, 41, rue Jobin, Marseille. Tél. : 04-95-04-95-95. De 2,5 € à 6 €. Du mercredi au vendredi, de 14 heures à 19 heures, samedi et dimanche de 13 heures à 19 heures. [lafriche.org](http://www.lafriche.org)

(<http://www.lafriche.org/fr/agenda/communautes-invisibles-1187>)

Christophe Berdaguer et Marie Péjus

s'entretiennent avec Anne-Lou Vicente

« Communautés invisibles »
Friche la Belle de Mai, Marseille,
29.06 - 21.10.2018

Pendant quatre mois, Christophe Berdaguer et Marie Péjus investissent tout un étage du Panorama et de la Friche la Belle de Mai, l'ancienne manufacture des tabacs devenue un lieu culturel et artistique emblématique de Marseille. Issue d'un long processus et spécifiquement pensée pour le lieu avec la commissaire Sandra Adam, l'exposition, régie par un ensemble de « communautés invisibles » incarnées par de nouvelles œuvres se révélant pour certaines d'entre elles être de nouvelles versions d'œuvres préexistantes, re-suscite histoires, figures et formes appartenant au monde du dessous ou du passé, dans un esprit largement visionnaire et métamorphique. Aussi est-il moins question ici d'une rétrospective que d'une résurgence résolument réticulaire nous invitant à emprunter les voies du rêve, à outrepasser les limites de l'humain et du vivant pour tenter d'entrer en communication avec l'autre, quel et où qu'il soit.

Pour commencer pourriez-vous revenir sur la genèse et l'élaboration de ce projet, tant sur le plan de son processus, particulièrement étiré dans le temps, que de son protocole, tout à fait singulier ?
Chaque exposition a son histoire et son espace, données avec lesquelles il faut composer. L'exposition « Communautés invisibles » est en effet un peu particulière à différents niveaux, notamment du fait de la temporalité de sa construction. Son point de départ, en quelque sorte, est la rencontre que nous avons faite avec celle qui en est la commissaire, Sandra Adam, à l'occasion de l'exposition « Les Maîtres du désordre » présentée en 2012 au musée du Quai Branly et dont elle assurait le commissariat avec Jean de Loisy. Notre intérêt mutuel pour l'architecture et l'anthropologie a fait naître un dialogue qui est le terreau de ce projet processuel et organique

qui s'attache particulièrement à rendre visibles, moins les œuvres en et pour elles-mêmes, que la manière dont elles (s')affectent et tiennent ensemble. L'idée, induite par cette temporalité longue, était de porter l'exposition comme une sorte de rêverie, un état un peu second, au gré d'un échange flottant mené dans un climat de travail « élargi », nécessairement modifié. Ce temps – presque d'incubation – a permis de multiplier et d'agencer (ou non) entre elles une multitude de strates, d'idées, d'images, comme autant de catalyseurs de ces « communautés invisibles ».

À quoi (et/ou à qui) se rapportent ici ces « communautés invisibles », si ce n'est au titre, cette fois au singulier d'une de vos œuvres datant de 2012 qui consiste en un ensemble de quinze chaises réalisées d'après les archives photographiques d'une expérience de design libertaire menée avec les enfants des rues de Naples dans les années 1970 ?
L'exposition est habitée, et en quelque sorte régie, par une série de « communautés invisibles » prélevées ou fabriquées à partir de « faits réels », plus ou moins intérieurs et intimistes, que l'on vient précisément révéler et rendre visibles, tangibles, même si elles peuvent revêtir ou recouvrir une certaine abstraction. Par exemple, *Mémoire de feu* consiste en une série de peintures dont la couleur de chacune est conçue à partir de la suie « récoltée » sur le lieu d'un incendie par une entreprise de nettoyage spécialisée. Le sinistre, et le relatif trauma qui lui est associé en creux, produisent alors une couleur et une image abstraite, brouillée comme un ciel chargé de cendres.

D'une certaine manière, on retrouve ce principe de dégradé et de contraste avec *Time Zone*, pièce littéralement centrale dans l'exposition, constituée de sable noir et de sable blanc qui, au gré des

piétinements, sont amenés à se mélanger graduellement, jusqu'à créer comme par contamination, une matière grise. En effet, ce bac à sable, auquel on accède via un long couloir, fonctionne comme un rond point, une plaque tournante qui dessert les cinq espaces de l'exposition, en même temps qu'elle fait office de caisse d'enregistrement, de témoin du passage – du temps comme des visiteurs – ainsi révélé. Il s'agit ici de rejouer, concrètement et à l'endroit, le principe à l'œuvre dans une vidéo éponyme de 2010 où l'on peut voir un homme marchant dans du sable gris qui, au fil de la déambulation, forme deux demi-cercles, l'un blanc, l'autre noir, écho à l'illustration que proposait Robert Smithson du phénomène d'entropie. Par son principe, *Time Zone* reprend (ou prèdit) ici l'organisation générale de l'exposition conçue dans une logique très organique, poreuse et volatile, chaque salle étant en quelque sorte contaminée, pollinisée par l'autre, le tout apparaissant comme un grand jardin qu'on laisse se déployer, se déborder lui-même.

Récurrentes de manière générale dans votre travail, les notions de contamination, de transmission et de circulation, de résurgence voire de résurrection, sont particulièrement présentes dans l'exposition au travers d'une de ces « communautés invisibles » qu'incarne un virus géant d'origine sibérienne.
Ce virus se trouve en suspension dans un aquarium au fond duquel repose une météorite qui provient elle aussi de Sibérie et fait écho aux impressionnants impacts que produit la libération d'importantes quantités de méthane contenues dans le pergélisol, en raison du réchauffement climatique. Une « image » qui évoque l'entrée en collision de deux temps, deux mouvements (l'un ascendant, l'autre descendant) et, avec deux aires (l'une terrestre, l'autre céleste).

"Christophe Berdaguer et Marie Péjus", Anne-Lou Vicente, in 02, été 2018

7

Interview

Christophe Berdaguer & Marie Péjus

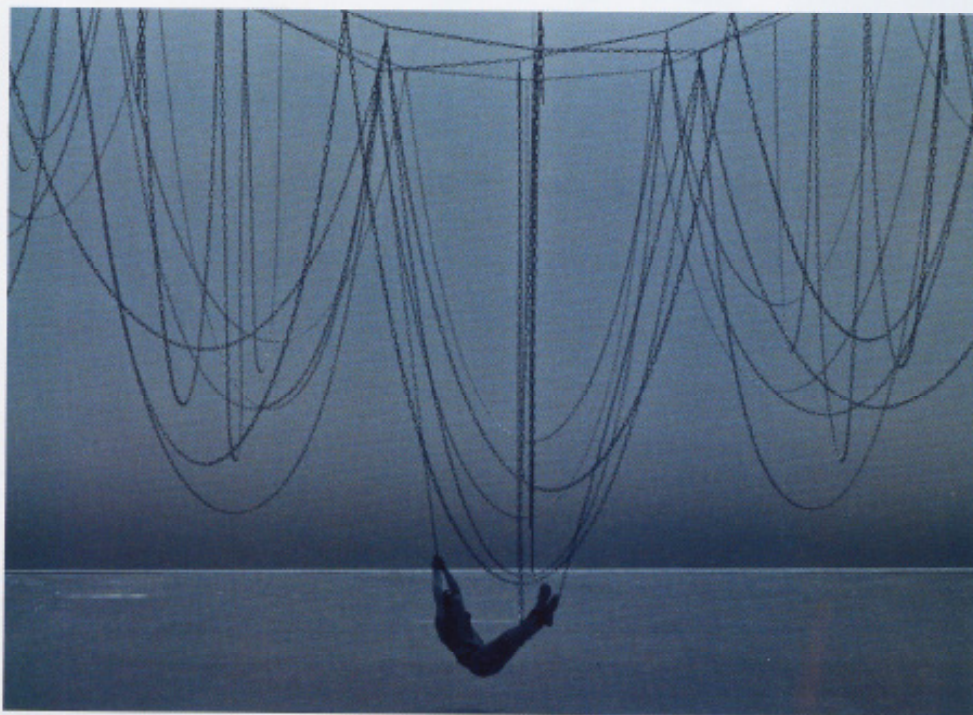
9



Berdaguer & Péjus, Zone Temps, 2009-2018.
Sable / sand, «Tempodrome», circuit, Lausanne, 2010.
Dimensions variables / variable dimensions.
Photo: David Gagnebins-de Bons



Berdaguer & Péjus,
Inside, 2012-2014.
Résine, dimensions variables /
resin, variable dimensions.
«Inside», Palais de Tokyo, Paris, 2014.
Photo: André Mortin



Berdaguer & Péjus.
Kilda (I), 2008.
Chânes, vidéo / chains,
vidéo. « Dreamtime »,
Les Abscrites, Toulouse.
Coll. IAC, Villeurbanne.

Cette articulation entre ciel et terre est particulièrement sensible dans l'installation présentée au Panorama qui revisite la pièce *Kilda* (2008), sculpture-architecture intermédiaire et hybride, habitat pour oiseaux invitant ici le visiteur, par ses assises, à venir se poser et survoler visuellement le paysage.

Qu'elle provienne de l'en-deçà ou de l'au-delà (que ce soit dans l'espace ou dans le temps) il y a une forme de hantise qui hante aussi votre œuvre et naît à son tour cette exposition que l'on pourrait qualifier de flottante et enveloppante à la fois. On y retrouve notamment l'esprit de Sarah Winchester (1839-1922) et de son incroyable « maison sans fin » à San José en Californie, un immense manoir fonctionnant comme une sorte de piège à fantômes (ceux des morts sous les coups d'une carabine Winchester) qu'elle a construit sans relâche pendant près de quarante ans. Oui, l'ensemble des propositions délient en creux des histoires de « fantômes », des traces de vie qui ont été ou qui sont encore à l'œuvre. La construction de l'exposition à partir d'un espace central (le bac à sable), et dont le début (ou l'entrée, qui commence dès l'extérieur) pourrait autant être une fin de par son aspect à demi (dé)construit, *in progress*, fait écho à cette maison bâtie pour une communauté

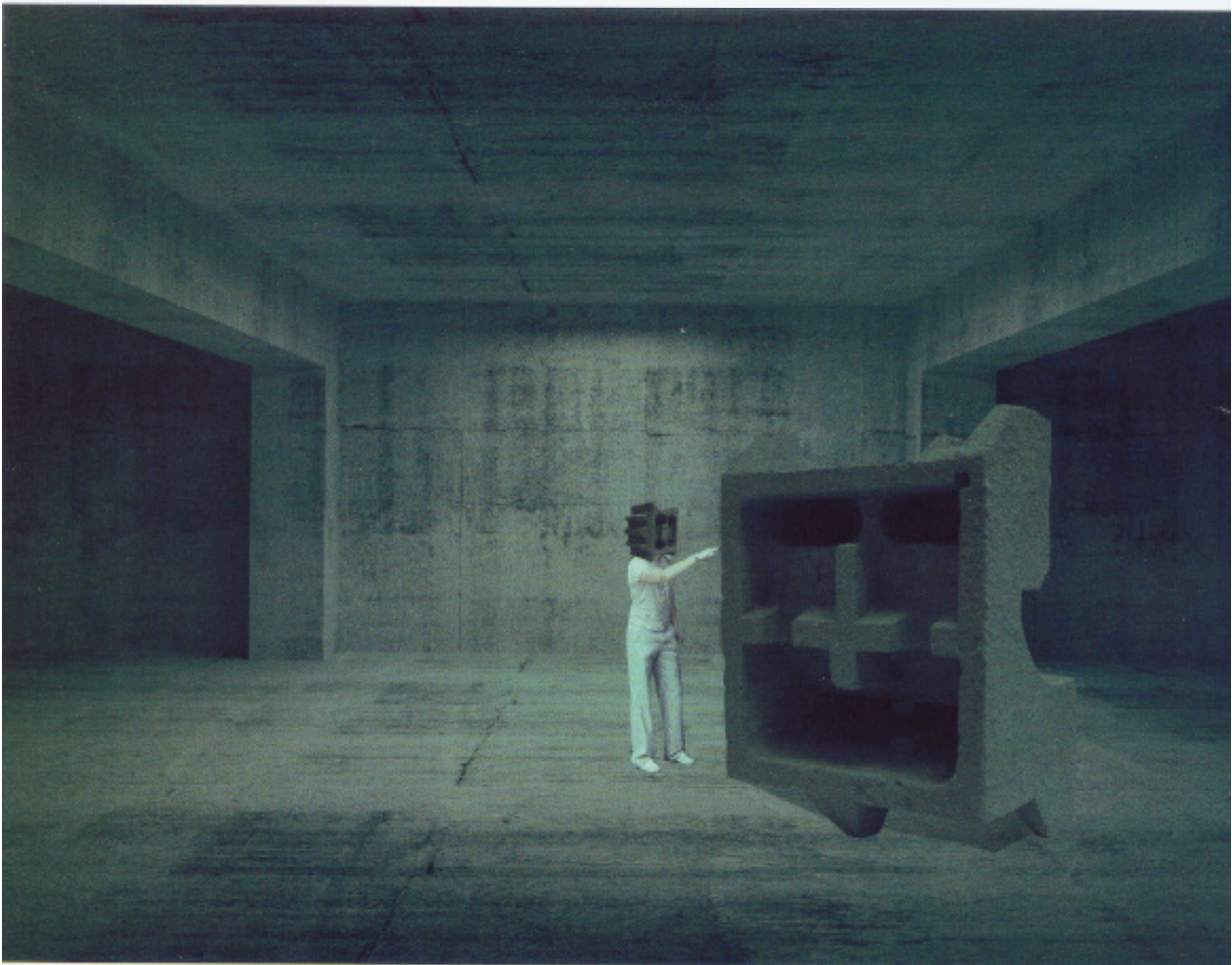
littéralement invisible qu'étaient ces esprits auxquels la veuve de William Wirt Winchester a voulu indéfiniment échapper. Par ailleurs, une version nouvelle pour ne pas dire fantôme d'une pièce antérieure, *With Sarah* (2009), est présentée à la Friche. Cette sculpture-architecture, telle une construction réticulaire générée par un système de connexions synaptiques, est ici démembrée: elle se divise en quarante fragments qui, arrimés à de petits moteurs à peine visibles, tournent sur eux-mêmes, évoquant de manière métaphorique les tables spirites, particulièrement en vogue à l'époque. À certains endroits où la pièce est sectionnée se trouvent des cartouches de balles Winchester, comme si chaque pièce envoyait une trajectoire invisible dans l'espace, dans une perspective quasi arachnéenne.

La communauté des *Sculpturecare* n'évoque-t-elle pas aussi à sa manière ce caractère fantomatique au travers des formes absentes pour lesquelles elles sont originellement conçues? Oui, les *Sculpturecare* sont des agrandissements d'emballages en polystyrène dont la fonction est de protéger des objets, d'en prendre soin. Ce sont des contre-formes qui existent ici en tant que telles, indépendamment des objets qu'elles sont censées accompagner, et qui s'apparentent par leur échelle

agrandie à des constructions irrésolues, entre fragments d'architecture et éléments de mobilier. La salle où elles se trouvent réunies est baignée d'une lumière verte qui génère un climat de « déréalisation » en même temps qu'elle soigne à son tour, de par ses vertus apaisantes.

J'ai le sentiment que, d'une manière générale, vos œuvres sont comme des passeurs, faisant le lien entre deux mondes, deux états, deux temps, etc. Dans son livre *Au bonheur des morts. Récits de ceux qui restent*, Vinciane Despret raconte cette belle histoire qui se passe dans un village de Mansfield en 1829: alors qu'elle a complètement oublié de mettre dans la tombe d'une amie les lettres écrites par son fils à la demande de ce dernier, une femme demande à la veuve du facteur du village décédé quelques mois plus tard de glisser ces lettres dans sa tombe, projetant ainsi l'acte de transmission jusque dans l'au-delà. Ça nous semble être une belle idée de ce qu'est ou devrait être une œuvre d'art, et nous tâchons, à chaque fois, de trouver des moyens dérivés de poursuivre le dialogue, dans d'autres lieux, avec d'autres interlocuteurs, d'autres récits, en jouant sur le fil du rationnel, du vivant et du visible, laissant grande ouverte la possibilité du doute et des espaces et lignes de fuite qu'il permet d'inventer et d'investir.

"Christophe Berdaguer et Marie Péjus", Anne-Lou Vicente, in *02*, été 2018



Berdaguer & Péjus, *Sculpture Care*, 2018.
Polystyrène, enduit, peinture, néons / polystyrene, primer, paint, neons.
Dimensions variables / variable dimensions.
Photomontage: CBMP

The notions of contamination, transmission and circulation, resurgence and even resurrection, which are generally recurrent in your work, are especially present in the exhibition by way of one of these "invisible communities" incarnated by a gigantic virus of Siberian origin. This virus is in a state of suspension in an aquarium at the bottom of which lies a meteorite which also comes from Siberia, and echoes the impressive impacts produced by the release of large amounts of methane contained in the permafrost, due to global warming. An "image" which evokes the collision of two times, and two movements (one rising, the other falling) with two areas (one terrestrial, the other celestial). This linkage between sky and earth is especially perceptible in the installation on view at Le Panorama, which revisits *Kilda* (2008), an intermediate and hybrid architecture-sculpture, providing a habitat for birds, here inviting visitors, by way of its seating, to settle and visually survey the landscape.

Whether it comes from hither or thither (be it in space or in time), there's a form of obsession which also haunts your oeuvre and in turn informs this exhibition, which we might describe as at once floating and enveloping. In it, in particular we find the spirit of Sarah Winchester (1839-1922) and her incredible "endless house" at San Jose in California, a huge manor functioning like a sort of ghost trap (the ghosts of people

killed by shots from Winchester rifles) which she went on relentlessly building for almost 40 years.

Yes, all the proposals implicitly contain "ghost" stories, traces of life which have been or still are at work. The construction of the exhibition based on a central space (the sand box), whose beginning (or entrance, which starts from the outside) might just as well be an end because of its half-(de-)constructed look, like a "work in progress" echoes that house built for a literally invisible community formed by those spirits from which William Wirt Winchester's widow wanted to escape once and for all. What's more, a new—not to say phantom—version of an earlier piece, *With Sarah* (2009), is being presented at La Friche. This architecture-sculpture, like a reticular construction occasioned by a system of synaptic connections, is here dismembered: it is divided into 40 fragments which, fastened to small, almost invisible motors, revolve on themselves, metaphorically evoking spiritualist tables, which were particularly fashionable at that time. In some places where the piece is cut there are Winchester cartridges, as if each piece were sending an invisible trajectory into space, in an almost spider-like perspective.

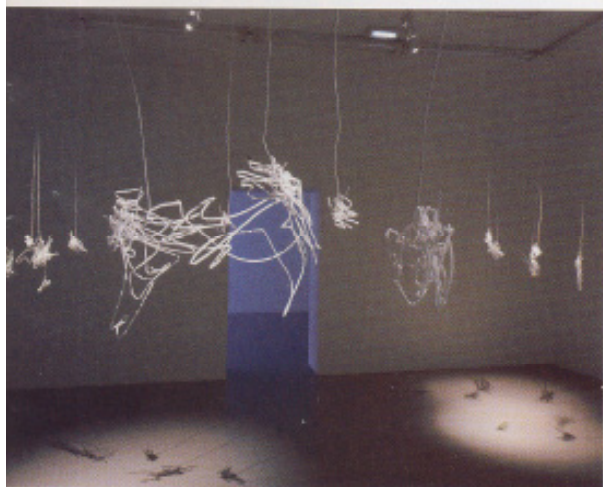
Doesn't the *Sculpturecare* community also, in its own way conjure up this ghostlike character through the absent forms for which they were originally conceived?

Yes, the *Sculpturecare* works are enlargements of polystyrene packages

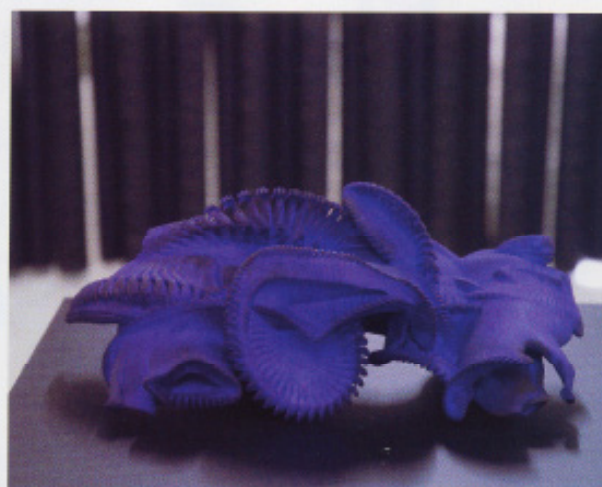
whose function is to protect and take care of objects. They are counter-forms which exist here as such, independently of the objects they are meant to accompany, and which, by their enlarged scale, are akin to unresolved constructions, somewhere between fragments of architecture and items of furniture. The room where they are to be found is awash in a green light that creates a climate where the sense of reality is lost, at the same time as, in its turn, it is caring, through its soothing virtues.

I get the feeling that, in a general way your works are like go-betweens, making a link between two worlds, two states, two times, etc.

In Vinciane Despret's book *Au Bonheur des morts. Récits de ceux qui restent*, she tells a beautiful tale which is set in the village of Mansfield in 1829. While she has completely forgotten to place in a friend's grave letters written by her son at this latter's request, a woman asks the widow of the village postman, who passed away a few months later, to slip those letters into his grave, thus projecting the act of transmission into the hereafter. This seems to us to be a very good idea about what a work of art is or should be, and we try, each time, to find ways to pursue the dialogue, in other places, with other interlocutors, other narratives, playing with the rational, the living and the visible, leaving wide open the possibility of doubt, and the spaces and vanishing lines which it makes it possible to invent and use.



Berdaguer & Pėjus, *Paroles martiennes*, 2012.
Frittage de poudre, son, dimensions variables /
sintered powder, sound, variable dimensions. Photo: Basse Adhem



Berdaguer & Pėjus, *Sculpture hystérique*, 2017.
Impression 3D, bleu de Méthylène, dimensions variables /
3D print, methylene blue, variable dimensions. Photo: E.Verrat

"Berdaguer&Péjus - Communautés invisibles", in artshebdomedia.com, 7 juin 2018

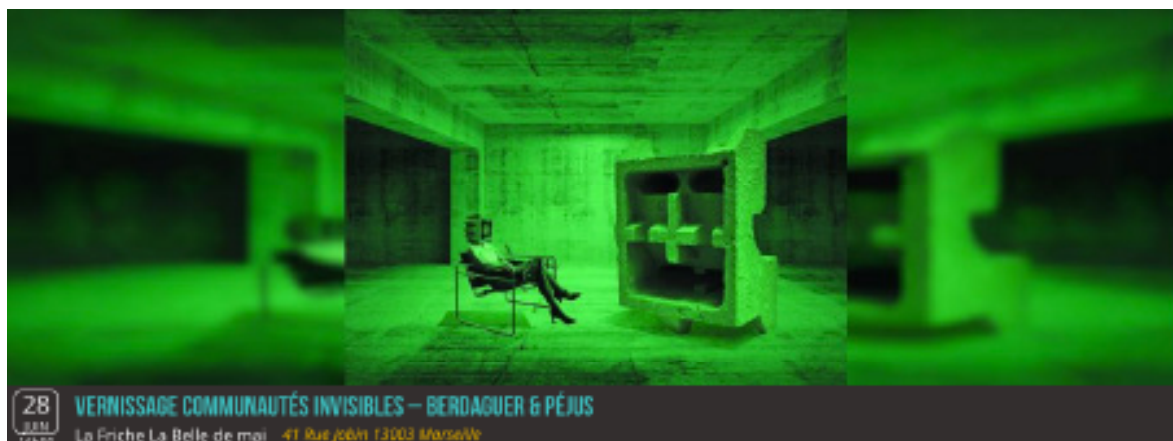
Berdaguer & Péjus | Communautés invisibles

La Tour Panorama de la Friche la Belle de Mai • Du vendredi 29 juin 2018 au dimanche 21 octobre 2018 • Architecture



Première exposition d'envergure à Marseille pour Berdaguer & Péjus. A cette occasion, le duo d'artistes se saisit des potentialités de l'architecture de la Friche la Belle de Mai pour mettre en jeu de nouvelles productions. « *Christophe Berdaguer et Marie Péjus se sont souvent attachés à tester les utopies architecturales, à les déprimer pourrait-on dire, contre toute forme d'autoritarisme. Selon un principe contaminant, l'architecture de l'exposition se voit à son tour exposée au virus et devient elle-même un objet faillible, dégradable et malade* », explique Sandra Adam-Couralet, commissaire de l'événement. *Visuel : Communauté invisible, 2012-2018. © Berdaguer et Péjus, photo Blaise Adilon.*

“Vernissage Communautés Invisibles - Berdaguer&Péjus”, in *tarpin-bien.com*, mai 2018



Vernissage en présence des artistes

Première exposition d'envergure . Marseille pour Christophe Berdaguer et Marie Péjus, qui se saisissent ici des potentialités offertes par l'architecture de la Friche la Belle de Mai pour mettre en jeu de nouvelles productions.

Un paysage gris et mou m'accueille et se dérobe sous mes pieds... le sol en sable, balayé par mes pas, dessine et redessine indéfiniment la topographie du lieu...l'exposition s'imprime au passage de chaque visiteur, ...tout autour des abeilles de verre produisent des sons stridents ...scénographe des connexions synaptiques ... Le sentiment d'être entré dans un paysage intérieur..., vivre dans une exposition comme dans une psychoarchitecture... Je me lève et je déambule à présent sous un réseau métallique... L'agencement est émotif, il est le fruit des humeurs de ses concepteurs puis de ses habitants. ...une architecture de relations... des contagions et des coexistences...

Les objets exposés sont eux-mêmes des « enregistreurs », ils sont « chargés » de sens, de mémoires.

Depuis 2014, un protocole d'échanges entre Sandra Adam-Couralet, commissaire de l'exposition, et les artistes Berdaguer & Péjus s'est mis en place. Les images et les textes, fruits de ces conversations, seraient toujours partagés si ils ont été le résultat d'une mise en conscience légèrement modifiée ou agissant sur les états émotionnels. L'exposition serait alors la mise en scène de ces perceptions et visions . et, par cette genèse subjective, plongeant volontiers dans les chemins du rêve et de l'inconscient, tenterait ici une version intimiste, non intimidée par les besoins d'une rétrospective ou d'un millésime. L'ensemble de l'exposition découle de cette conception « techno-animiste ».

“Vernissage Communautés Invisibles - Berdaguer&Péjus”, in tarpin-bien.com, mai 2018

« Christophe Berdaguer et Marie Péjus se sont souvent attachés à tester les utopies architecturales, les déprimer pourrait-on dire, contre toute forme d'autoritarisme.

Selon un principe contaminant, l'architecture de l'exposition se voit . son tour expos.e aux virus et devient elle-même un objet faillible, dégradable et malade. Les murs évoluent de l'intérieur. Tels des organismes vivants, ils sont habit.s de bactéries, d'histoires et de récits. Au coeur des r.actions métabolistes, s'érigent des formes, tentant parfois de cartographier, d'établir des plans, parfois de contenir ou de prendre soin. Or on ne peut anesthésier un objet ou lui imposer une fonction fixe. Tout r.sonne de plasticité. Une exposition abîmée donc, stressée de traumas passés et à venir mais signes de possibles, parfois même de beauté, et surtout de vivacité. Plus encore, les opérations conceptuelles se laissent cette fois-ci d.border volontairement par l'élan du paysage qu'il ne s'agit plus de maîtriser mais de laisser advenir, dans l'acception d'un déploiement souvent incontrôlable : il s'agissait désormais de sortir du déterminé pour laisser l'espace choisir lui-m.me ce qui lui convient, à un moment donné. » Sandra Adam-Couralet

A l'occasion de la soir.e de vernissage qui se tiendra sur le toit-terrasse de la Friche, les artistes pr.senteront une performance in.dite en collaboration avec le compositeur Christian Sebille et le GMEM.

"Berdaguer&Péjus - Communautés Invisibles à la Friche la Belle de Mai", in *enrevenantdelexpo.com*, 31 mai 2018, page 1

Bientôt Marseille Friche la Belle de Mai

Berdaguer & Péjus – Communautés Invisibles à la Friche la Belle de Mai

31 mai 2018

Du 29 juin au 21 octobre 2018, **Art+** et **La Friche la Belle de Mai** présente « **Communautés Invisibles** » une proposition de **Berdaguer & Péjus** qui occupera le plateau du 4ème étage et le Panorama à la Friche.



Berdaguer & Péjus, Chaire Care, 2018 © Berdaguer et Péjus

Annoncée à l'occasion d'**Art-O-Rama 2017**, lors de la présentation de « *Mexico 68* » par Mécènes du Sud, « **Communautés Invisibles** » est la première exposition d'ampleur à Marseille pour **Christophe Berdaguer** et **Marie Péjus**.

"Berdaguer&Péjus - Communautés Invisibles à la Friche la Belle de Mai", in enrevenantdelexpo.com, 31 mai 2018, page 2

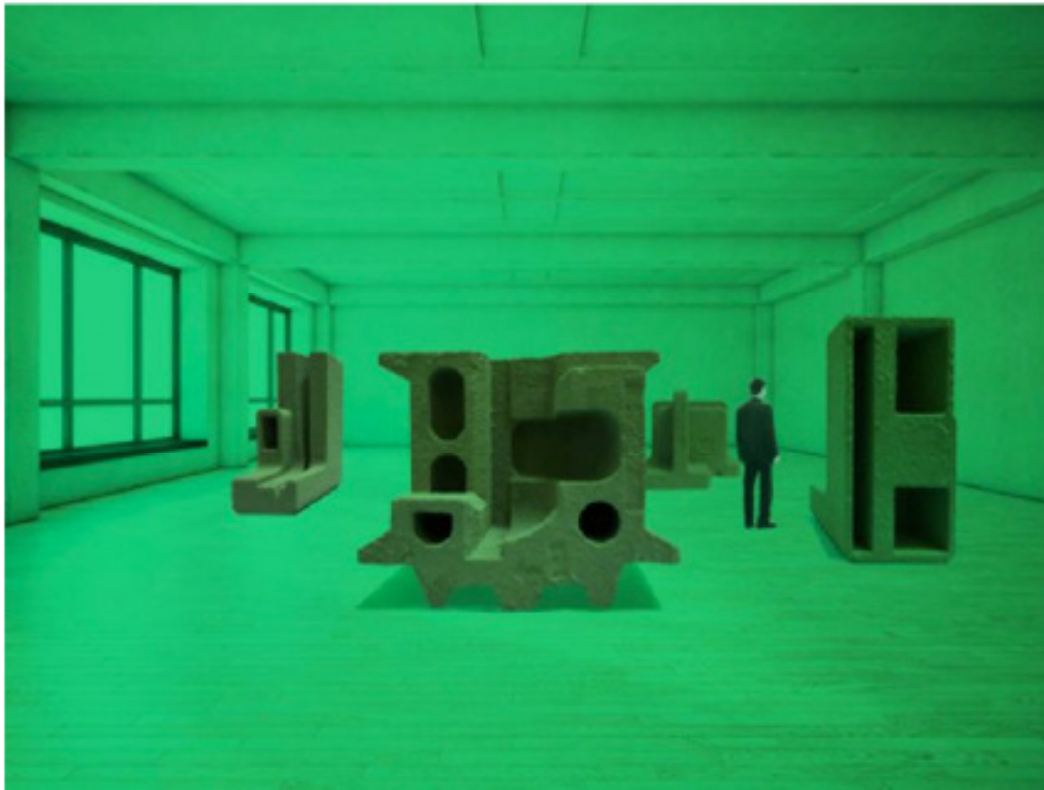


Dans la présentation du projet, ils affirment leur volonté de se saisir « *des potentialités offertes par l'architecture de la **Friche la Belle de Mai** pour mettre en jeu de nouvelles productions* ».

Le commissariat est assuré par **Sandra Adam-Couralet** qui entretient depuis 2014 un protocole d'échanges avec les artistes. Dans le texte de présentation de l'exposition, elle évoque :

« Un paysage gris et mou m'accueille et se dérobe sous mes pieds... le sol en sable, balayé par mes pas, dessine et redessine indéfiniment la topographie du lieu... l'exposition s'imprime au passage de chaque visiteur, ... tout autour des abeilles de verre produisent des sons stridents ... scénographe des connexions synaptiques ... Le sentiment d'être entré dans un paysage intérieur..., vivre dans une exposition comme dans une psychoarchitecture... Je me lève et je déambule à présent sous un réseau métallique... L'agencement est émotif, il est le fruit des humeurs de ses concepteurs puis de ses habitants. ... une architecture de relations ... des contagions et des coexistences ... Les objets exposés sont eux-mêmes des "enregistreurs", ils sont "chargés" de sens, de mémoires ».

"Berdaguer&Péjus - Communautés Invisibles à la Friche la Belle de Mai", in enrevenantdelexpo.com, 31 mai 2018, page 3



Berdaguer & Péjus, Sculpture Care, 2018 © Berdaguer et Péjus

Un peu plus loin, **Sandra Adam-Couralet** ajoute :

« Christophe Berdaguer et Marie Péjus se sont souvent attachés à tester les utopies architecturales, à les déprimer pourrait-on dire, contre toute forme d'autoritarisme. Selon un principe contaminant, l'architecture de l'exposition se voit à son tour exposée aux virus et devient elle-même un objet faillible, dégradable et malade. Les murs évoluent de l'intérieur. Tels des organismes vivants, ils sont habités de bactéries, d'histoires et de récits. Au cœur des réactions métabolistes, s'érigent des formes, tentant parfois de cartographier, d'établir des plans, parfois de contenir ou de prendre soin. Or on ne peut anesthésier un objet ou lui imposer une fonction fixe. Tout résonne de plasticité. Une exposition abîmée donc, stressée de traumas passés et à venir mais signes de possibles, parfois même de beauté, et surtout de vivacité. Plus encore, les opérations conceptuelles se laissent cette fois-ci déborder volontairement par l'élan du paysage qu'il ne s'agit plus de maîtriser mais de laisser advenir, dans l'acception d'un déploiement souvent incontrôlable : il s'agissait désormais de sortir du déterminé pour laisser l'espace choisir lui-même ce qui lui convient, à un moment donné. »

“Berdaguer&Péjus - Communautés Invisibles à la Friche la Belle de Mai”, in *enrevenantdelexpo.com*, 31 mai 2018, page 4

Des propos qui titillent inévitablement la curiosité !

On attend donc avec intérêt et une certaine impatience de découvrir ces « **Communautés Invisibles** » de **Berdaguer & Péjus** qui s'annonce comme un événement incontournable de l'été à Marseille et dans la région.



Berdaguer & Péjus, Communauté invisible, 2012-2018 – Photographie Blaise Adilon © Berdaguer et Péjus

Chronique à suivre après le vernissage, le jeudi 28 juin 2018.

À lire, ci-dessous, de brèves présentations de **Berdaguer & Péjus** et de **Sandra Adam-Couralet** extraites du dossier de presse.

« **Communautés Invisibles** » est une production de **Art+** et **La Friche la Belle de Mai**.

À l'occasion de la soirée de vernissage qui se tiendra sur le toit-terrasse de la Friche, les artistes présenteront une performance inédite en collaboration avec le compositeur **Christian Sebille** et le **GMEM**.

En savoir plus :

Sur le site de la **Friche la Belle de Mai**

Suivre l'actualité de la **Friche la Belle de Mai** sur **Facebook**, **Twitter** et **Instagram**

Sur le site de **Art+**

Suivre l'actualité de **Art+** sur **Facebook**, **Twitter** et **Instagram**

Sur le site de **Berdaguer & Péjus**

Berdaguer & Péjus

Christophe Berdaguer (né en 1968) et **Marie Péjus** (née en 1969) vivent et travaillent à Marseille. Ils réalisent en duo depuis les années 90 une œuvre plastique qui explore les rapports psychologiques et physiques entre l'être humain, l'architecture et l'environnement. Utilisant des médiums variés (vidéo, installation, sculpture), ils proposent une relecture du monde dans sa relation à l'homme au filtre de savoirs scientifiques comme la psychiatrie, la chimie ou la sociologie.

Une œuvre qui, tout en revendiquant ouvertement ses références aux avant-gardes utopistes et aux expériences d'architecture radicale des années 1970, se joue des classements et des catégories.

Luminothérapie, Arbre à désirs, Traumathèque, Chants épileptiques, Double aveugle, Faux self, Neurodomotique, Ville hormonale, Psychoarchitecture, Paysages chimiques, Vegetal Transfer, Morphine Landscape, Jardin psychologique, Eye Shut Sensitivity, Habitat olfactif, Sculpture anesthésiante, Paroles martiennes, Rosabelle believe... Autant de titres explicites qui témoignent du jeu associatif permanent auquel se livrent **Berdaguer & Péjus**.

Si leur travail a été présenté dans de nombreuses expositions personnelles et collectives, en France et à l'étranger, 2018 sera l'année de leur première exposition d'envergure à Marseille.

Sandra Adam-Couralet

Actuellement curatrice au Palais de Tokyo (expositions Wilfrid Almendra, Daiga Grantina, le « Toguna » ou « Encore un jour banane pour le poisson-rêve » pour la prochaine Saison Enfance qui ouvre en juin 2018), elle a d'abord travaillé comme commissaire d'exposition indépendante (commissaire associée des « Maîtres du désordre » au Musée du Quai Branly (2012) et de l'exposition « Formes simples » (2014, centre Pompidou-Metz) avec Jean de Loisy ; commissaire, avec Alain Berland, de l'exposition « Judith Scott. Objets secrets » au Collège des Bernardins (2011) et co-commissaire de l'exposition « Simples Gestes » qui inaugure un nouveau projet curatorial de la Fondation d'entreprise Hermès au musée du cristal Saint-Louis (septembre 2014-mars 2015).

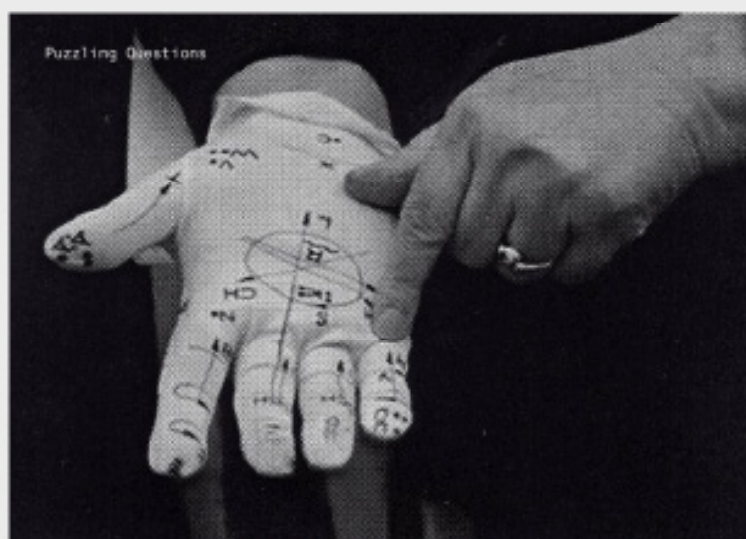
En 2016, elle est commissaire associée de la Nuit Blanche, confiée à Jean de Loisy et au Palais de Tokyo.

Entre 2013 et 2017, Sandra Adam-Couralet est co-coproductrice de l'émission hebdomadaire « Les Regardeurs » sur France Culture. Depuis 2016, elle intervient dans l'émission La Dispute par Arnaud Laporte.

“Expo Solo Show : Berdager&Péjus «Puzzling Questions»”, Eric Simon, in actuart.org, 2017

27 Expo Solo Show: Berdager & Péjus Oct «Puzzling Questions»

Publié par Eric SIMON - Catégories : [#Exposition solo show](#)



BERDAGUER & PÉJUS - Courtesy Galerie PAPILLON

Du 14 octobre au 25 novembre 2017

Dans son film *Au pays du silence et de l'obscurité* (1971) Werner Herzog filme une vieille dame sourde et aveugle, Fini Straubinger. Par son intermédiaire, on pénètre dans un univers où se développent des modes de communication alternatifs basés sur l'éveil du sens du toucher, autant de liens infimes et singuliers pour être relié au monde extérieur.

Cet autre langage du corps, inventé dans la contrainte, traverse l'ensemble du travail de **Berdager & Péjus** et se retrouve particulièrement dans cette nouvelle exposition. Le langage de LORM, créé par Heinrich Landesmann au XIX^e siècle pour faciliter le dialogue avec une personne aveugle et sourde, permet de communiquer en suivant des dessins et des codes inscrits sur un gant.

Entrelacés, ces gants devenus ici sculptures délivrent sans doute un enchevêtrement de mots qui demeurent cryptés au regard. Fruits de l'observation quasi scientifique d'une réalité traumatique, les œuvres de **Berdager & Péjus** annoncent des possibles générés par un manque, une absence.

“Expo Solo Show : Berdaguer&Péjus «Puzzling Questions»”, Eric Simon, in actuart.org, 2017



"Dilegue I", 2017 de BERDAGUER & PÉJUS - Courtesy Galerie PAPILLON © Photo Eric Stevan



"Dilegue II", 2017 de BERDAGUER & PÉJUS - Courtesy Galerie PAPILLON © Photo Eric Stevan

Berdaguer & Péjus prospectent aussi sur les réactions chimiques qui se déroulent au sein de l'être vivant et qui lui permettent notamment de se maintenir en vie, de se développer et de répondre aux stimuli de son environnement. La vie donc, mais en ce qu'elle contient aussi de maladies en tout genre.

Le dysfonctionnement est toujours considéré, on pourrait même dire « respecté » par les artistes, en ce qu'il autorise ou oblige à inventer de nouveaux signes. Ainsi les œuvres *Bulle de confiance* et les *Casques EHS* ont en commun un même principe de construction et de géométrie mais sont aussi conçues pour et par la diffusion d'informations et flux invisibles ; elles sont à la fois symptômes et thérapies. L'une génère une modification du comportement chez les individus en exacerbant artificiellement leur degré de confiance par la diffusion d'ocytocine (hormone) quand les autres protègent des ondes électromagnétiques.

“Expo Solo Show : Berdaguer&Péjus «Puzzling Questions»”, Eric Simon, in actuart.org, 2017



"Cespe EW", 2014 de BERDAGUER & PÉJUS - Courtesy Galerie PAPILLON © Photo Eric Simon



"Bulle de Conscience", 2009-2013 de BERDAGUER & PÉJUS - Courtesy Galerie PAPILLON © Photo Eric Simon

Autre motif du disfonctionnement humain, celui de la convulsion, observé dans des cas de névrose, qui a nourri toute une iconographie à la fin du XIXe siècle. Cette capacité plastique repérée au cœur du système défaillant est ce que Freud, à propos de l'hystérie, appelle la « conversion » : « Dans l'hystérie, l'idée incompatible est rendue inoffensive par le fait que sa somme d'excitation est transformée en quelque chose de somatique.

Pour ceci, je désire proposer le nom de conversion. (...) Le moi a ainsi pu se libérer de la contradiction, mais en échange il s'est chargé d'un symbole amnésique, innervation motrice insoluble ou sensation hallucinatoire revenant sans cesse ».

C'est à partir des dessins des gestes hystériques de Paul Richer en 1879 que **Berdaguer & Péjus** ont décidé de convertir à leur tour les mouvements d'une crise, via l'interprétation d'une danseuse, en vidéo puis en données numériques et en sculpture. Pour B & P, ce n'est pas seulement la mise en lumière de l'état d'un corps véritablement affecté, mais peut-être surtout une manière de trouver une forme plus attentionnée vis à vis de cet enregistrement de la souffrance, une forme qui pourrait en quelque sorte faire honneur à sa puissance, paradoxalement signe de vivacité, parfois même de beauté.

“Expo Solo Show : Berdaguer&Péjus «Puzzling Questions»”, Eric Simon, in actuart.org, 2017



Comme en réponse aux efforts d'une société pour proposer des formes en apparence raisonnables et rassurantes, **Berdaguer & Péjus** portent une attention toute particulière aux silhouettes les plus inquiètes, qui deviennent pour les artistes les germes de formes nouvelles, libres, qui échappent.

Leurs sculptures émotives portent littéralement cette inquiétude en elles puisqu'elles exsudent une transpiration humaine (synthétique). Telles un corps. Car la forme n'advient pas, sûre d'elle et solitaire, d'un bloc, elle est mutante, virale, parcourue de pulsions, imprégnée de traumas, échafaudée à force d'attentions et d'intentions, jamais définitive, toujours en mouvement...comme autant de Puzzling questions.

Sandra Adam-Couralet

Berdaguer & Péjus sont nés en 1968 et 1969, ils vivent et travaillent à Marseille.

Galerie PAPILLON

13 rue Chapon
75003 Paris

<http://www.galeriepapillonparis.com>

Horaires d'ouverture: du mardi au samedi de 11h à 19h.

“Le Narcissio Berdaguer&Péjus”, Hélène Jourdan-Gassin, in chezlola.gassin.com, 3 novembre 2017

Le Narcissio Berdaguer & Péjus

🕒 03/11/2017 👤 Hélène Jourdan-Gassin 📁 Bloc-notes 💬 0 commentaire

Berdaguer & Péjus

Sine materia

Vernissage le jeudi 9 novembre à 18h30

Exposition du 10 novembre au 10 février 2018

L'exposition se présente sous la forme d'une installation globale, reproduisant le contexte-même de l'hystérie, plongeant le spectateur au cœur de cette névrose. Des sculptures, échelles réduites de la forme distordue de ces corps en souffrance, un son et un jeu sur la lumière permettent une immersion totale dans ce processus de destructuration mentale.

Avec Sine Materia, il s'agit plus spécifiquement d'une entrée dans l'hystérie, où la production d'abstractions visuelles et sonores donne matérialité aux affects. L'exposition se veut un environnement total, un espace visuel avec sculptures (véritables mémoires sculpturales d'épisodes de crises), un « espace hystérique ».

Cette exposition bénéficie de l'aide à la production de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur dans le cadre du CAC (Conseil d'aide à la Création en arts visuels).

En résonance avec Movimenta, festival biennal de l'image en mouvement. movimenta.fr

LE NARCISSIO

16 rue Parmentier F-06000 Nice

www.le-narcissio.fr

"Berdaguer&Péjus - Puzzling Questions", in agenda-pointcontemporain.com, 10 octobre 2017

[EXPOSITION] 14/10 ▷ 25/11 - Berdaguer & Péjus - Puzzling Questions - Point c...

<http://agenda-pointcontemporain.com/expositions-1410-D-2511-berdaguer-péjus-puz...>

(<https://www.facebook.com/Revue-Point-contemporain-645650912233686/?ref=bookmarks>)

(<https://twitter.com/PCcontemporain?lang=fr>)

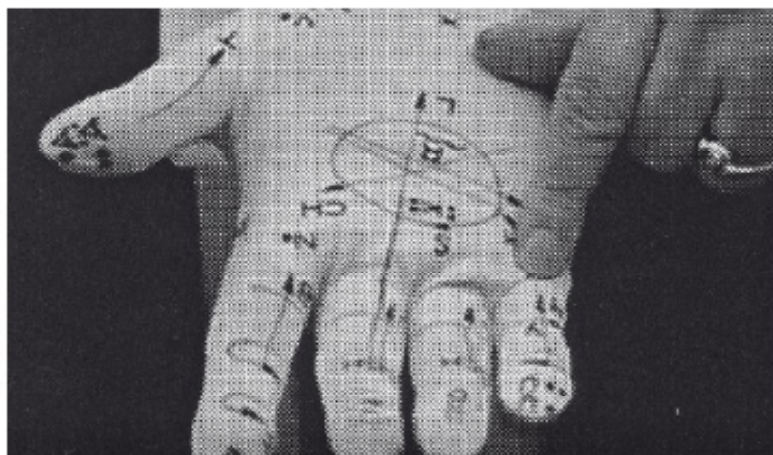
(https://www.instagram.com/point_contemporain/?hl=fr)

POINT CONTEMPORAIN AGENDA ([HTTP://AGENDA- POINTCONTEMPORAIN](http://agenda-pointcontemporain.com))

— actualité des expositions d'art contemporain —

octobre 10, 2017

[EXPOSITION] 14/10 ▷ 25/11 - BERDAGUER & PÉJUS - PUZZLING QUESTIONS -



([/#facebook](#)) ([/#twitter](#)) ([/#pinterest](#))

EXPOSITION **PUZZLING QUESTIONS** DE CHRISTOPHE BERDAGUER & MARIE PÉJUS DU 14 OCTOBRE AU 25 NOVEMBRE À LA GALERIE PAPIILLON, PARIS.

Vernissage Samedi 14 octobre : 15h30 - 20h30

Nés respectivement en 1968 et 1969, Christophe Berdaguer et Marie Péjus vivent et travaillent entre Marseille et Paris. Ils ont été résidents de la Villa Médicis Hors les Murs aux États-Unis en 2001 puis de la Villa Médicis à Rome en 2007. Leurs projets sont régulièrement montrés dans le cadre d'expositions personnelles (Musée Chagall, Nice, 2009 ; Institut d'Art Contemporain, Villeurbanne, 2012) ou collectives (La confusion des sens, Espace Vuitton, Paris, 2009 ; Dreamtime, Musée des Abattoirs, Toulouse, 2009 ; Erre. Variations labyrinthiques, Centre Pompidou-Metz, 2011).

“Berdaguer&Péjus – Puzzling Questionq”, in artshebdomedias.com, octobre 2017

Berdaguer & Péjus | Puzzling Questions

📍 Galerie Papillon 🕒 Du samedi 14 octobre 2017 au samedi 25 novembre 2017 📌 Installation, Sculpture

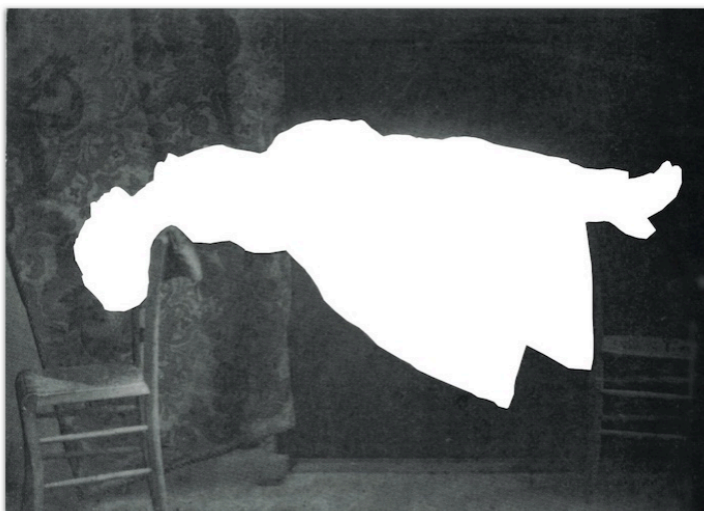


« Le langage de LORM, créé par Heinrich Landesmann au XIX^e siècle pour faciliter le dialogue avec une personne aveugle et sourde, permet de communiquer en suivant des dessins et des codes inscrits sur un gant. Entrelacés, ces gants devenus ici sculptures délivrent sans doute un enchaînement de mots qui demeurent cryptés au regard. Fruits de l'observation quasi scientifique d'une réalité traumatique, les œuvres de Berdaguer & Péjus annoncent des possibles générés par un manque, une absence. Berdaguer & Péjus prospectent aussi sur les réactions chimiques qui se déroulent au sein de l'être vivant et qui lui permettent notamment de se maintenir en vie, de se développer et de répondre aux stimuli de son environnement. La vie donc, mais en ce qu'elle contient aussi de maladies en tout genre. (...) A partir des dessins des gestes hystériques de Paul Richer en 1879, Berdaguer & Péjus ont décidé de convertir à leur tour les mouvements d'une crise, via l'interprétation d'une danseuse, en vidéo puis en données numériques et en sculpture. (...) Comme en réponse aux efforts d'une société pour proposer des formes en apparence raisonnables et rassurantes, Berdaguer & Péjus portent une attention toute particulière aux silhouettes les plus inquiètes, qui deviennent pour les artistes les germes de formes nouvelles, libres, qui échappent. » Sandra Adam-Couralet, commissaire d'exposition. *Visuel* : © Berdaguer & Péjus.

"Berdaguer&Péjus, Sine materia", in *arts-spectacles.com*, 2017

Berdaguer & Péjus, Sine materia. Exposition du 10 novembre au 10 février 2018 au Narcissio, Nice

L'exposition se présente sous la forme d'une installation globale, reproduisant le contexte-même de l'hystérie, plongeant le spectateur au cœur de cette névrose.



Sine materia © Christophe Berdaguer & Marie Péjus, 2017

Des sculptures, échelles réduites de la forme distordue de ces corps en souffrance, un son et un jeu sur la lumière permettront une immersion totale dans ce processus de destructuration mentale.

Thèmes chers aux artistes qui s'y sont intéressés dans nombre de leurs œuvres, les pathologies mentales, dysfonctionnements neurologiques ou psychiques sont à nouveau traités par Berdaguer & Péjus dans la nouvelle exposition que leur consacre le Narcissio.

Avec Sine Materia, il s'agit plus spécifiquement d'une entrée dans l'hystérie, où la production d'abstractions visuelles et sonore donne matérialité aux affects. L'exposition se veut un environnement total, un espace visuel avec sculptures (véritables mémoires sculpturales d'épisodes de crises), un « espace hystérique ».

Berdaguer & Péjus, 18 secondes...

Les recherches cliniques sur l'hystérie ont connu leur point d'orgue à la fin du 19^e siècle, grâce notamment à Jean-Martin Charcot qui analyse en quatre phases le processus de la crise. Introduisant différentes techniques pour tenter d'en expliciter le processus (la photographie, l'hypnose, la présentation de malades), c'est à partir d'une recherche documentaire, comprenant aussi les dessins de Paul Richer, que les artistes, par l'utilisation de techniques de pointe (processus de frittage de poudre) tentent de réaliser une mise en images d'états, d'affects sans forme initialement préconçue.

Leurs recherches portent sur la décomposition des mouvements du corps en proie à la crise. Le mouvement de la crise est pétrifié dans une forme « d'hystérisation » du processus sculptural. Ce processus artistique, courant dans le travail de Berdaguer & Péjus, se déroule à l'occasion de cette exposition au Narcissio pour une immersion totale dans un processus de destructuration mentale..

"Tuileries : cultiver son jardin", Emmanuelle Lequeux, in *Le Quotidien de l'Art*, 20 octobre 2016, page 7

FIAC

PAGE
07

LE QUOTIDIEN DE L'ART | JEUDI 20 OCTOBRE 2016

FIAC HORS LES MURS — Jardin des Tuileries, Paris
Du 20 au 23 octobre

Tuileries : cultiver son jardin

La FIAC a renoncé cette année à son parcours au sein du Jardin des plantes et du Muséum d'histoire naturelle, qui était sa part la plus poétique. Mais la foire offre sa traditionnelle déambulation dans le jardin du Tuileries où certaines propositions valent le détour. *Par Emmanuelle Lequeux*



DE FAUX
PANNEAUX
EXPLICATIFS
SONT
DISSÉMINÉS
AU FIL DES
ALLÉES PAR
IGNASI ABALLÍ

Ignasi Aballí, *Garden
photography*, 2016,
aluminium, encre,
200 x 150 cm,
(panneau), 200 x
120 x 300 cm
(structure). Courtesy
Galerie Mies van
Der Meer, Bruxelles.
© Photo : UL

— Selon Faugé: *Big is beautiful*, les œuvres colossales y ont la place du roi dans les Tuileries. Il s'agit essentiellement de projets architecturaux, qui transformant la large allée bordant la rue de Rivoli en une sorte de salon en plein air de la manière expérimentale. Alignés en rang d'outremer, donc, le designer Rem Aas (Revolution Processed), l'artiste Jean Prouvé, et Jean Nouvel (Revolution Processed), qui renonce ici au gigantisme pour dévoiler une toute petite maison qui a fait toute chose sur fond d'immeubles haussmanniens. Idem pour le bel habitacle aux toitures boisées de Rem Aas, qui hérite entre le cocon et la caspaxe de tuteur, pour proposer un refuge qui résistait bien à un sous-bois. Quant à Jean Prouvé, la Galerie Patrick Seguin (Paris) a fait remonter ici une des écoles qu'il a construites dans l'urgence de la reconstruction de l'après-guerre, à la demande de l'Éducation nationale.

Et la sculpture dans tout ça ? Le jardin aime joliment perturber ses rigides allées classiques par quelques figures hybrides à ne pas manquer. Ainsi des arbres / ...

TUILERIES :
CULTIVER SON
JARDIN



SUITE DE LA PAGE 07 Fontaines de Berdaguer & Péjon (Galerie Papillon, Paris), ou de l'étrange boule hérissée de pipera de Vincent Maugez. Un « classique » du jeune artiste — représenté par Bertrand Grimonet (Paris) — qu'il parvient à revisiter à chaque fois avec bonheur, mariage entre une arme médiévale et une

macro-barrière certainement redoutable. Noël Deila (Bernard Casson, Paris, Luxembourg, Saint-Étienne, Genève), grande figure du mouvement Suppenta/Surfanta, transforme le banal proche de la Cocarde en étoile, mais sa superbe intervention au sein du Petit Palais est bien plus convaincante. Pièce phare du parcours ? Certainement les trois sculptures posées au cœur de l'allée centrale par Éric Boudart, représenté par Valentin (Paris) et Edouard Malingue (Hongkong).

De loin, elles semblent seulement des cubes de métal, légèrement fumés. De près, elles se révèlent des entrelacs extrêmement sophistiqués

Jean Nouvel Design,
WW des FDIH
Worldwide, 6m
Flexible, démontable
bois, 2016.
Aluminium / verre,
6m x 6m. Présentée
par le Studio Jean
Nouvel Design.
Copyright Jean
Nouvel Design.
Courtesy Revolution
Perennial - Habitat
Antonia. © Photo :
Marc Doung.

de fils de fer composant des plateaux qui paraissent presque flotter les uns sur les autres. Au fur et à mesure que l'on tourne autour, se dessinent en creux des profonds et perspectives qui seraient normalement un creux à cet embrouillamini de lignes. Un trompe-l'œil qui répond magnifiquement aux alignements classiques et les déroute, comme le font les faux panoramas exploités d'immédiat au fil des allées par Ignasi Aballí (Galerie Micaelsen De Clercq, Bruxelles). Car se perdre, c'est tout ce que, au final, on attend d'une telle balade. À noter pour les amateurs de cinéma plasticien, le centenaire abritant le Cinéphère sous l'égide de la Fondation d'entreprise Ricard a défilé, pour se rapprocher du Petit Palais. ●



FIAC HURE LES MOUS
Jardin des Tuileries,
jusqu'au 21 octobre,
<http://www.fiac.com/jardin/tous-les-ans/jardin-des-tuileries/>

A DIFFERENT
KIND OF
TOM WESSELMANN
OCTOBER 17–
DECEMBER 21,
2016

ALMINE RECH GALLERY PARIS

"Ouverture en janvier d'un nouvel espace franco-japonais à Paris", in *Le Quotidien de l'art*,
3 novembre 2015

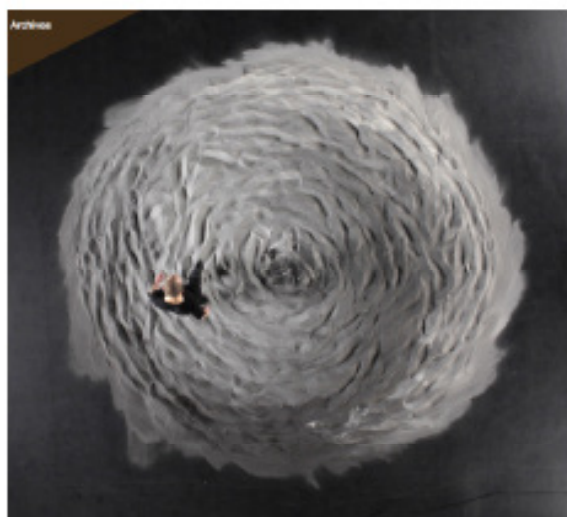
OUVERTURE EN JANVIER D'UN NOUVEL ESPACE FRANCO-JAPONAIS À PARIS

> Se positionnant entre la galerie et le centre d'art privé, l'espace d'art franco-japonais Usagi Paris sera inauguré le 29 janvier 2016 avec l'exposition « Sculptures domestiques » des artistes Christophe Berdaguer et Marie Péjus. Située 60 rue Notre-Dame-de-Nazareth, à Paris 3^e, cette plateforme de 250 m² est signée de l'architecte japonais Sou Fujimoto. Elle proposera trois espaces dédiés à des expositions, au design et à un salon de thé. La directrice d'Usagi, Michiko Horie, a confié sa programmation d'art contemporain au commissaire Julien Arnaud, qui a auparavant été chargé du dispositif de création multimédia Dicréam au CNC.

www.usagi.com



“Berdaguer&Péjus - Centrale le Spirale”, in slash-paris.com, 13 octobre 2015



Berdaguer et Péjus, *40 soleils*, 2015
1000x1000x1000 cm
Courtesy of the artists © La Maréchalerie, centre d'art contemporain, Versailles

La Maréchalerie, centre d'art contemporain

Centre d'Art Détails Plan

78 Versailles



Du mardi au vendredi : 5, avenue de Sceaux et
Place des Manèges

Samedi et dimanche : Uniquement Place des
Manèges (avenue du Général de Gaulle)

78000 Versailles

T. 01 39 67 40 27

[Site officiel](#)

Horaires

Du mardi au vendredi de 14h à 18h

Samedi et dimanche de 14h à 19h

Et sur rendez-vous Fermé les lundis et jours fériés.

Tarifs

Accès libre

Berdaguer & Péjus Centrale le Spirale

Passé : 3 octobre → 13 décembre 2015

Christophe Berdaguer (né en 1968) et Marie Péjus (née en 1969) réalisent depuis les années 90 une œuvre plastique qui explore les rapports psychologiques et physiques entre l'être humain, l'architecture et l'environnement. Utilisant des médiums variés (vidéo, installation, sculpture) ils proposent une relecture du monde dans sa relation à l'homme au filtre de savoirs scientifique comme la psychiatrie, la chimie ou la sociologie. Récemment exposés au Palais de Tokyo, lauréat du Prix de la fondation Ricard, ils présentent cet automne à La Maréchalerie une exposition inédite et immersive intitulée *Centrale le Spirale*.

Neutralisant l'architecture prégnante du lieu, l'espace d'exposition du centre d'art est également rendu hermétique à la lumière du jour et coupe ainsi les visiteurs de la réalité extérieure. Composée d'un dialogue entre trois œuvres, *Centrale le Spirale* fait expérimenter aux visiteurs différentes temporalités.

Dans l'espace principal, l'installation monumentale *40 soleils* immerge le visiteur d'une lumière intense et démultipliée. 40 tubes fluorescents tournent lentement sur eux-mêmes, déstabilisant le corps du visiteur dans sa déambulation. Ces « soleils » génèrent de manière artificielle le spectre lumineux journalier et donnent à voir une lumière figée, et un temps suspendu que seul leur lente rotation vient perturber.

"Berdaguer&Péjus - Centrale le Spirale", in slash-paris.com, 13 octobre 2015



Berdaguer & Péjus, *40 soleils* – 2015, Tubes fluorescents de luminothérapie, moteurs – Installation in situ – Vue de l'exposition Centrale Spirale à La Maréchaussée, centre d'art contemporain, Versailles
Photo © Arélien Molé

En écho, Berdaguer & Péjus présentent l'œuvre vidéo *Timezone* (2010) qui met en scène un homme marchant en cercle dans un sable gris. Monté à l'envers, la vidéo hypnotise et donne à voir l'impossible, le sable petit à petit se contraste et se sépare en deux tas distincts, un noir et un blanc. A travers ce personnage devenu horloge humaine, les artistes remontent le temps.

Seule source lumineuse de l'espace, *Timezone* éclaire un empilement de capsules qui tournent également sur elles-mêmes. Cette maquette totalement opaque, sans ouverture sur l'extérieur est inspirée des expériences constructives d'architecture rotative. Telle une machine célibataire, fermée sur elle-même, une architecture négative, elle répond à l'installation *40 soleils* et fait écho à une architecture du futur inspirée du bunker et des métabolistes japonais (mouvement architectural des années 60 qui imaginait la ville du futur flexible, extensible et organique).

Avec l'exposition *Centrale le Spirale*, Berdaguer & Péjus entraînent les visiteurs au sein d'une spirale temporelle et spatiale où l'énergie, le mouvement et le temps sont désynchronisés, tout comme les échelles et la spatialité. Le premier espace propose de pénétrer une architecture en mouvement et en lumière, le second présente une maquette d'une architecture totalement opaque, matérialisation miniature de l'espace que l'on vient de traverser. Le spectateur devient ainsi un élément de ce dispositif voire un engrenage, un connecteur synaptique participant à ces flux d'intensité et de cette machine désirante, fragmentée, décomposée.

Vernissage Mardi 13 octobre 2015 à 18:00

“Berdaguer&Péjus. Centrale Spirale”, in *wsimag.com*, 24 juillet 2015

Berdaguer & Pejus. Centrale Spirale

3 oct. — 13 déc. 2015 à La Maréchalerie à Versailles, France

24 JUILLET 2015

Christophe Berdaguer (né en 1968) et Marie Péjus (née en 1969) réalisent depuis les années 90 une oeuvre plastique qui explore les rapports psychologiques et physiques entre l'être humain, l'architecture et l'environnement. Utilisant des médiums variés (vidéo, installation, sculpture) ils proposent une relecture du monde dans sa relation à l'homme au filtre de savoirs scientifiques comme la psychiatrie, la chimie ou la sociologie. Récemment exposés au Palais de Tokyo, lauréats du Prix de la fondation Ricard, ils présentent cet automne à La Maréchalerie une exposition inédite et immersive intitulée Centrale Spirale. Neutralisant l'architecture prégnante du lieu, l'espace d'exposition du centre d'art est également rendu hermétique à la lumière du jour et coupe ainsi les visiteurs de la réalité extérieure. Composée d'un dialogue entre trois oeuvres, Centrale Spirale fait expérimenter aux visiteurs différentes temporalités qui s'entrecroisent, dialoguent et/ou s'affrontent, à travers le spectre de la lumière.

Dans l'espace principal, l'installation monumentale 40 soleils immerge le visiteur d'une lumière intense et démultipliée. 40 tubes fluorescents suspendus tournent lentement sur eux-mêmes, déstabilisant le corps du visiteur dans sa déambulation. Ces « soleils génèrent de manière artificielle le spectre lumineux journalier et donnent à voir une lumière figée, et un temps gelé que seul leur lente rotation vient perturber.

En écho, Berdaguer & Pejus présentent l'oeuvre vidéo Timezone (2010) qui met en scène un homme marchant en cercle dans un sable gris. Monté à l'envers, la vidéo hypnotise et donne à voir l'impossible, le sable petit à petit se contraste et se sépare en deux tas distincts, un noir et un blanc. A travers ce personnage devenu horloge humaine, les artistes remontent le temps. Seule source lumineuse de l'espace, Timezone éclaire un empilement de capsules qui tournent également sur elles-mêmes. Cette maquette totalement opaque, sans ouverture sur l'extérieur est inspirée des expériences constructives d'architecture rotative. Telle une machine célibataire, fermée sur elle-même, une architecture négative, elle répond à l'installation 40 soleils et fait écho à une architecture du futur inspirée du bunker et des métabolistes japonais (mouvement architecturale des années 60 qui imaginait la ville du future flexible, extensible et organique). L'architecture virtuelle créée par la lumière d'une part est paradoxalement dans cette oeuvre ici solidifiée au sein de la maquette en créant un dispositif de protection et d'opacité maximale, une matrice permettant au corps de se protéger de la lumière.

Avec l'exposition Centrale Spirale, Berdaguer & Péjus entraînent les visiteurs au sein d'une spirale temporelle et spatiale où l'énergie, le mouvement et le temps sont désynchronisés, tout comme les échelles et la spatialité. Le premier espace propose de pénétrer une architecture en mouvement et en lumière, le second présente une maquette d'une architecture totalement opaque, matérialisation miniature de l'espace que l'on vient de traverser. Le spectateur devient ainsi un élément de ce dispositif voire un engrenage, un connecteur synaptique participant à ces flux d'intensité et de cette machine désirante, fragmentée, décomposée.

"Inside, Palais de Tokyo, Paris", Cédric Aurelle, in *Zérodeux.fr*, 2014

Inside, Palais de Tokyo, Paris

par Cédric Aurelle

Inside*, Palais de Tokyo, Paris, du 20 octobre 2014 au 11 janvier 2015

L'inversion d'une focale a ceci de pratique et d'amusant qu'elle permet de regarder le monde comme on ne l'avait pas encore envisagé : son principal effet est de basculer la résolution d'un point dans l'irrésolution d'un halo. C'est de manière parallèle un flou similaire qui saisit les mots quand, à vouloir user d'un terme dans une langue étrangère afin d'y faire contenir par commodité ce qui devrait recouvrir la concision d'une pensée, on réalise en revenant à sa langue d'origine l'indétermination fondatrice que voile une traduction. *Inside* : dans, dedans, en-dedans, là-dedans, au-dedans, intérieur, à l'intérieur, à l'intérieur de, intérieurement, interne, intra-muros...

En nommant leur projet ainsi, les commissaires de l'exposition fournissent au visiteur du Palais de Tokyo un vade-mecum dont les prescriptions demeurent imprécises après la consultation des dictionnaires. Il en irait peut-être ici des expositions comme des œuvres, à savoir des objets dont la force serait irréductible à toute explication, encore moins à une quelconque définition. Seule la poésie d'un champ sémantique saurait en brosser les contours. Pour autant, à moins d'adopter une position d'artiste, les commissaires ne font pas œuvre et agencent celles-ci en un certain ordre visant à faire émerger un dialogue entre les formes, un maillage visuel, un contexte de sens, favorisant les conditions d'exercice du regard et, par là, la mise en valeur des œuvres mêmes.

Or, loin de toute mise en dialogue des œuvres, cette exposition s'avère être une succession de salles, le plus souvent des cabines, dans lesquelles le visiteur entre d'un côté et ressort de l'autre, tel un badaud contraint par le dispositif scénographique et dont la seule liberté est de continuer à avancer. La plaisanterie d'Ad Reinhardt consistant à dire que la sculpture est ce sur quoi l'on bute quand on recule pour regarder une peinture n'est pas anodine : il y va dans le rapport aux œuvres d'une contrainte des corps et leurs déplacements sont le moteur même d'une pensée dont la scénographie d'une exposition est le garant et le modérateur. D'aucuns l'auront bien compris, pour l'avoir appliqué aux contextes commerciaux les plus redoutables par leur efficacité décervelante visant à générer une adhésion attestée par l'acte d'achat : on pense naturellement à IKEA. Dans une autre généalogie qui serait plus à rapprocher des arts et traditions populaires, les dispositifs consistant à conduire le visiteur d'une guérite à une autre renvoient au principe de l'entresort forain dont l'histoire naît avec la monstration des « phénomènes de foires ». Des dispositifs de sidération, visant à satisfaire la curiosité pour le monstre, l'étrange et le hors du commun, ne permettant pas de distance réflexive par rapport au sujet observé. Un plaisir peut-être, non dans l'élévation du regard, mais dans son abaissement. C'est donc cet « Inside », ce « dedans » ou cet « intérieur » qu'il est demandé au visiteur d'éprouver en une succession d'œuvres-salles qui ne permettent ni recul, ni croisement de regard entre les œuvres.

“Inside, Palais de Tokyo, Paris”, Cédric Aurelle, in *Zérodeux.fr*, 2014

La pièce qui ouvre l'exposition formule d'ailleurs un préambule on ne peut plus clair : un boyau réalisé au scotch que les visiteurs sont invités à traverser relie différentes colonnes du hall d'entrée. Bienvenue à la Foire du Trône. Si le pénétrable a joué un rôle libérateur dans l'histoire de l'art – on pense à Hélio Oiticica par exemple – avec la transformation de soi dans un rite du passage, ici, rien d'autre qu'une injonction à ramper dont on ressort aussi stupide que l'on y est entré, mais dès lors préparé à accepter le principe autoritaire du parcours. Un boyau, donc, qui servira de fil conducteur le long d'une exposition dans laquelle ce ne sont pas les œuvres qui sont digérées par les regardeurs, mais ces derniers par le dispositif. Comment en effet regarder les magnifiques dessins de Dove Allouche pour ensuite plonger dans le ventre de l'ours d'Abraham Poincheval ? Et se voir conduit dans la cabine de dessins de l'artiste japonais Ataru Sato ? Doit-on comprendre que la peinture que vomit l'Homme qui tousse de Boltanski doit servir à repeindre la salle blanche aveuglante de Berdaguer et Pégus ? Ou n'ont présidé à cette juxtaposition que les contingences du lieu ? C'est que, dans « Inside », les œuvres se succèdent sans rime ni raison, où les coloscopies des uns alternent avec les visions cauchemardesques des autres sur un principe de séquençage dont on imagine les segments interchangeable à souhait sans que le propos en soit affecté. La spirale descendante qui dessine l'organisation de l'espace au Palais accompagne ce boyau jusqu'au fond de ses entrailles, dans un parcours le long duquel le visiteur réalise avec effroi que le produit du transit intestinal dont il fait l'objet ne connaît qu'une seule issue : l'écoulement vers le bas.

* Commissariat : Jean de Loisy, Daria de Beauvais, Katell Jaffrès ; avec : Jean-Michel Alberola, Dove Allouche, Yuri Ancarani, Sookoon Ang, Christophe Bergagner & Marie Péjus, Christian Boltanski, Peter Buggenhout, Marc Couturier, Nathalie Djurberg & Hans Berg, dran, Marcius Galan, Ryan Gander, Ion Grigorescu, Hu Xiaoyuan, Eva Jospin, Jesper Just, Mikhaïl Karikis & Uriel Orlow, Mark Manders, Bruce Nauman, Mike Neslon, Numen/For Use, Abraham Poincheval, Araya Rasdjarmrearnsook, Reynold Reynolds & Patrick Jolley, Ataru Sato, Stéphane Thidet, Tunga, Andra Ursuta, Valia Fetisov, Andro Wekua, Artur Zmijewski.

"Opéra noir", in *paris-art.com*, mai 2014

ART | EXPO

Opéra noir

17 Mai - 28 Juin 2014

Vernissage le 27 Mai 2014

📍 ENTRE-DEUX

👤 CHRISTOPHE ET MARIE BERDAGUER & PÉJUS

En 2010, les artistes Berdaguer & Péjus ont été sollicités pour imaginer une œuvre pour la place Lulli à Marseille en relation avec l'Opéra. L'exposition revient sur le déroulement de cette commande artistique singulière et a pour objectif de sensibiliser le public à de nouvelles manières d'agir et de penser un territoire.



Berdaguer & Péjus, *Opéra noir*, 2010. Matière: Cuir noir, 100, 100x100x100 cm.
Courtesy Entre-deux, Nantes. Photo: Berdaguer et Péjus, Paris, 2011.

Berdaguer & Péjus

Opéra noir

Entre-deux initie une série d'expositions et de rencontres sur le territoire des Pays de la Loire qui retracent l'histoire de commandes artistiques singulières réalisées dans le cadre de l'action des Nouveaux commanditaires de la Fondation de France. Ces rencontres ont pour objectifs de sensibiliser à de nouvelles manières de penser et d'agir sur un territoire, d'envisager l'espace commun comme un lieu de dialogue et de construction collective. La première exposition est expérimentée à la base d'Appui d'Entre-deux, lieu-ressources sur l'art public contemporain à Nantes.

“Opéra noir”, in *paris-art.com*, mai 2014

En 2010, la place Lulli, située à l'arrière de l'Opéra de Marseille, a fait l'objet d'une réhabilitation. Pour participer à la requalification de l'espace urbain, des commerçants du centre-ville et commanditaires ont sollicité les artistes Berdaguer & Péjus pour imaginer une œuvre en relation avec l'Opéra.

Le travail de Berdaguer & Péjus se caractérise par un désir exploratoire – un «ping-pong dialectique», selon leur expression – qui instaure un dialogue entre plusieurs domaines de pensée et disciplines scientifiques. Ils ont ainsi réalisé de nombreux projets qui se réfèrent à des théories (sciences politiques, économie) et savoirs (médecine, biologie, sociologie). Ouvert et critique, ce travail multiforme utilise des matériaux et techniques très diversifiés allant de l'image photographique ou audiovisuelle à l'installation.

La question de l'espace et son pouvoir «psychotropique», aussi bien au niveau individuel que collectif et social, est le plus souvent au cœur de la recherche qui fonde les projets de Berdaguer & Péjus. Une démarche quasiment programmatique pour revisiter les utopies de la modernité et analyser leurs principes à la fois alternatifs et normatifs.

«Leur proposition, à la fois architecturale et sonore, est formulée à partir d'une logique de distorsion. Inspirés du kiosque à musique situé en haut de la Canebière, les artistes ont créé une micro-architecture où se diffusent filtrés et remixés des voix, bruits de machines, bribes musicales provenant de l'Opéra. Par cette étonnante ventriloquie, les artistes matérialisent un autre «espace» dans l'espace. *Opéra noir*, à la fois mirage et écho de deux lieux repères de la ville, se propose comme une interface ouverte et poreuse dans l'espace public.»

L'exposition invite le public à découvrir le déroulement d'une commande artistique réalisée et des projets en cours dans l'agglomération nantaise à travers des documents (maquette, photographies, films) et la rencontre avec les acteurs: médiateurs, artistes et commanditaires.

L’effet Spider *, Berdaguer & Péjus

—
par Alice Laguarda

Les projets de Christophe Berdaguer et Marie Péjus sont comme les manifestations d’un « corps » (physique et psychique, singulier et pluriel) dont l’humanité apparaît toujours fragile, dépendante de formes de pouvoirs inquiétantes, menacée de disparition. Nourris des recherches des mouvements de l’Architecture radicale et de l’Anti-design, les deux artistes tentent ainsi d’élaborer des échappées face aux normes et aux standards imposés par les sociétés de la rationalité économique et des technosciences toutes-puissantes. L’exposition à l’Institut d’art contemporain de Villeurbanne confirme ces orientations critiques, l’attachement des artistes aux pratiques de l’écart, aux figures de l’autarcie et de la coupure. Le parcours dans l’exposition, conçu à partir d’un dialogue entre des œuvres dont la conception s’étend de 1998 à 2012, nous fait zigzaguer entre déformations perceptives, mystères du langage et « révélations » de la psychanalyse, entre formes pétrifiées et matières évanescentes. Des indices disséminés çà et là (les demi-sphères noires de *Double aveugle* dans lesquelles nage un poisson aveugle ; la *Salle de consultation*, impression sur miroir sans tain d’une photographie du bureau de Sigmund Freud faisant apparaître un miroir accroché à une fenêtre) nous invitent à un parcours dans la psyché. La présence de ces indices traduit une volonté démonstrative qu’accompagnent les titres des œuvres, références à la psychanalyse, à la parapsychologie, à des récits de communautés utopiques. La création de cartels métalliques équipés de câbles – inspirée des recherches du scientifique Alfred Korzybski sur le traitement des informations par le cerveau humain – sert le propos des deux artistes : concevoir une exposition habitée « par un ensemble de locaux que sont nos projets comme autant de petits cerveaux connectés les uns avec les autres (1) ». Le recours au motif arachnéen relève des mêmes intentions : la structure architecturale blanche de *Kilda 2* matérialise le lien entre un territoire réel (l’archipel de Saint-Kilda en Ecosse, sur lequel vécurent des hommes en autarcie) et sa représentation mentale ; accrochée au mur, *With Sarah*, petite fenêtre constituée d’un vitrail en forme de toile d’araignée, évoque l’architecture labyrinthique du manoir californien de la spirite Sarah Winchester. L’étrange nous saisit encore, face aux *Arbres* et aux *Psychoarchitectures*, lorsque l’hésitation persiste dans l’interprétation entre formes humaine, végétale, animale, minérale ou architecturale. Les jeux d’échelles et d’espaces entre les sculptures et les installations (*Utopia bianca*, *Double insu*, *Kilda* et *Kilda 2*) font qu’on ne sait jamais où l’on se situe, ni dans quelles « zones » de la psyché ou de la mémoire on est en train de se perdre. Les objets et les signes dans l’exposition s’apparentent ainsi à une matière sur laquelle on n’a plus prise, une sorte de « langue adamique, entêtée à ne pas signifier (2) ».



Berdaguer et Péjus, Kilda

"L'effet Spider*", Berdaguer&Péjus", Alice Laguarda, in *Zérodeux.fr*, 2013

Mais de cette déambulation fondée sur l'expérience d'un accès au sens toujours différé, sur la conquête de la distance entre le visible et l'invisible, un danger surgit. Il concerne la retranscription esthétique et scénographique des mouvements et intensités de cette psyché, de ce « corps » individuel et collectif (3). Le projet des deux artistes tend en effet, paradoxalement, à se figer dans une représentation ostentatoire dont les formes austères et autoritaires amoindrissent parfois la subtilité (barre métallique, chaînes, dualités transparence/opacité, noir/blanc). Certaines oeuvres apparaissent illustratives, telles les *Paroles martiennes*, des volumes réalisés en stéréolithographie d'après les paroles imaginaires d'une femme qui furent l'objet d'études psychologiques et linguistiques, ou les clés enfoncées dans une sphère de plastiline de la taille d'une tête dans *Trou noir*. Dans ce monde qui oscille entre suspension du sens, de l'interprétation, et désir didactique, l'on se demande quelle est la volonté des artistes. Le choix existe-t-il vraiment entre la possibilité de l'échappée et la fascination pour la matière et les signes figés dans la toute-puissance du langage et du savoir ? On peut être gêné par un tel formalisme, par la fixité, le codage et la froideur des productions. Cependant, c'est peut-être là que réside l'une des forces du travail de Christophe Berdaguer et Marie Péjus : nous confronter sans cesse à l'angoisse d'un sens comme anesthésié, hermétique, à la menace de la pétrification (de l'imaginaire, de la psyché, du corps social...), tandis qu'on rêve de s'en émanciper.



* *Spider* est le titre d'un film de David Cronenberg (2002) adapté du roman de Patrick McGrath. Il explore l'inconscient traumatique d'un personnage masculin. La construction du film en flashbacks et l'atmosphère esthétique dominée par des teintes sombres plongent le spectateur dans une confusion totale entre rêve, cauchemar et réalité, entre passé et présent.

1 Entretien avec Sébastien Pluot dans la monographie consacrée aux deux artistes, à paraître aux éditions Analogues en juillet 2012.

2 Roland Barthes, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris, Seuil, 1971.

3 Le titre de l'exposition, *Insula*, recèle une polysémie intéressante : il renvoie à la fois à une notion de l'Antiquité romaine désignant un logement collectif et à une zone du cerveau qui traite les émotions, le « cortex insulaire ».

Marseille fête le printemps de l’art contemporain

Ce grand week-end de l’art contemporain organisé par le réseau Marseille Expos du 17 au 19 mai dans 40 lieux (centre d’art, lieu de résidence ou galeries) est précédé par le colloque intitulé « Les Ateliers de l’EuroMéditerranée, des résidences à géométrie variable » qui s’achève ce soir (de 10h30 à 17h, entrée libre) au Palais de la Bourse. Ces rencontres professionnelles reviendront sur le programme de résidences d’artistes des Ateliers de l’EuroMéditerranée (AEM) mis en œuvre par Marseille-Provence 2013 depuis 2008 en partenariat avec plusieurs membres de Marseille Expos. Puis, sur trois jours et sous le soleil, un parcours très dense d’expositions, de performances et de lectures dévoileront le dynamisme du milieu artistique marseillais. À l’affiche, Berdager & Péjus, Cécile Beau, Jérémie Setton, Séverine Hubard, Ian Simms, Brion Gysin, parmi les nombreuses personnalités artistiques, majeures ou émergentes, qui colorent ce lancement de saison.

CULTURE

La maison fantôme de Delme

VU 4401 FOIS | LE 15/02/2013 À 05:30 | ⌚ MIS À JOUR LE 15/02/2013 À 07:12 | 💬 0 RÉAGIR |

Delme. La façade blanche de la « Gue (Ho) st House » se fond littéralement dans la neige. Le bâtiment a quelque chose d'organique, semble en mouvement, comme s'il faisait corps avec son environnement. On craignait d'être déçu, tant les photos du lieu font penser à des simulations 3D. Sur place, la maison fantôme n'a rien de virtuelle. Elle est bien réelle, vivante, et en même temps elle ne ressemble à rien d'autre, paraît sortie d'un songe.

Plus que d'architecture, ses concepteurs, le couple d'artistes français formé par Christophe Berdager et Marie Péjus, préfèrent parler d'une sculpture. Inauguré il y a six mois, la « Gue (Ho) st House » (jeu

de mot entre « guest » et « host », invité et hôte, et « ghost », fantôme) est le résultat d'une commande publique de la commune de Delme, en partenariat avec le ministère de la Culture, le département de la Moselle et la région Lorraine

Vingt ans après son ouverture et sa première exposition en 1993, le centre d'art contemporain La Synagogue de Delme, à mi-chemin entre Metz et Nancy, souhaitait s'étendre. L'idée était de pouvoir disposer d'un lieu d'accueil et de médiation à l'intention des groupes et du jeune public, en plus de l'espace d'expositions de la synagogue proprement dite, un ancien lieu de culte de style oriental détruit par les Allemands et reconstruit après-guerre.



L’imaginaire, l’enfance et le cinéma

Le choix s’est donc porté sur le duo Berdaguer et Péjus, dont le projet a consisté à habiller de polystyrène et de résine un ancien bâtiment voisin de la synagogue, qui servit au fil des ans d’école, de prison et même de chambre funéraire. Cette succession d’usages et de mémoires, « d’invités et d’hôtes » si différents, au fil du temps, dans ces lieux chargés d’histoire, ont fait émerger chez les artistes ce concept de maison fantôme auquel public semble avoir adhéré immédiatement.

« Nous sommes un peu victimes de notre succès, dans une situation de crise de croissance. Ce projet a fait venir beaucoup plus de public cet hiver que lors des années précédentes », souligne Marie Cozette, la directrice de la Synagogue de Delme, dont l’équipe réduite de quatre personnes a du mal à répondre à la demande. À l’écouter, la « Gue- (Ho) st House », située légèrement en retrait de la route principale, derrière l’hôtel de ville, a vite été adoptée par la population locale. La commande publique a par ailleurs suscité quantité d’articles dans la presse européenne mais aussi jusqu’en Chine et même en Azerbaïdjan.

Par son côté radical, la maison fantôme colle parfaitement à la philosophie du centre d’art contemporain, dont la mission, rappelle sa directrice, est d’être « un lieu de production et de recherche formelle, de déconstruction des académismes et des formes un peu attendues de l’art ». À cela s’ajoute une dimension ludique plus inattendue en ce lieu, qui renvoie à des images familières de fantômes liées à l’enfance, au cinéma, à l’imaginaire.

Berdaguer et Péjus semblent avoir projeté sur les murs de la « Gue (Ho) st House » la blancheur immaculée de l’intérieur de la synagogue. L’une est très géométrique et symétrique, quand l’autre apparaît insaisissable et mouvante, mais le couple fonctionne à merveille.

Benoît GAUDIBERT

"Berdaguer+Péjus", in *paris-art.com*, 2012, page 1

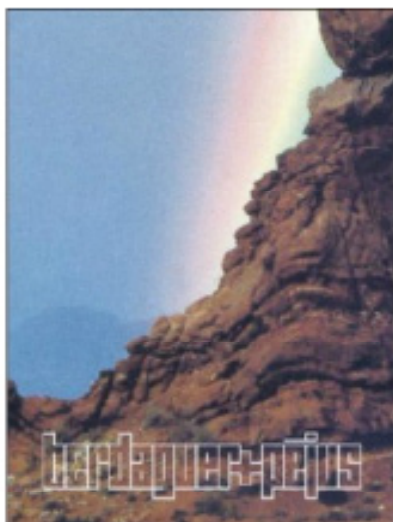
LIVRES

Berdaguer + Péjus

✂ PASCAL ROUSSEAU | JEAN-PIERRE REHM | LAURENT GOUMARRE

🔗 | ANALOGUES

Cet ouvrage qui réunit un vaste corpus d'œuvres réalisées ces quinze dernières années s'articule notamment autour de deux axes: le parcours de l'exposition «Insula» présentée par Berdaguer & Péjus à l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne au printemps 2012, et leurs œuvres «fantômes» nées de leur travail sur l'architecture.



Information

- 📅 2012
- 📞 978-2-35864-035-0
- 💰 34€
- 📖 144
- 📏 non
- 🌐 Français/Anglais
- 📏 240 L - 320 H

🛒 Acheter ce livre en ligne >

Présentation

Sébastien Pluot, Jean-Pierre Rehm, Pascal Rousseau
Berdaguer + Péjus

«L'œuvre de Christophe Berdaguer & Marie Péjus est faite de multiples protocoles qui engagent le spectateur vers une expérience sensible et psychologique de l'espace. Ce n'est là qu'une entrée partielle dans leur travail, choisie ici pour l'inscrire en écho d'une histoire de l'utopie moderniste. Des formes empruntées à l'histoire, des images intérieures, des projections mentales, mais aussi des substances chimiques, des atmosphères olfactives, des systèmes d'influence et de conditionnement, des jeux sur les états modifiés de conscience..

C'est précisément dans les angles morts de l'utopie moderne que s'installe le duo Berdaguer & Péjus, en réévaluant, non sans ironie, les enjeux d'une «pathologie» du biopouvoir sur les corps et les consciences, à partir d'une forme désinhibée de brouillage entre histoire, expérience de la réalité et (science) fiction. Cherchant régulièrement la collaboration des scientifiques, de la physique des particules à la linguistique, Berdaguer & Péjus jouent à plein le jeu d'un art expérimental dont les hypothèses se frottent à certaines références historiques, au croisement du réformisme social et d'un modernisme dont le répertoire de formes renvoie d'abord à une série de protocoles empiriques sur le clivage projet (concept)/réalité (comportement).» (Pascal Rousseau)

Christophe Berdaguer est né en 1968 et Marie Péjus en 1969. Ils vivent et travaillent à Marseille et à Paris.

Sommaire

- Entretien avec Berdaguer & Péjus, Sébastien Pluot
- S'éclipser, Jean-Pierre Rehm
- Psychotrope. Architecture mentale et systèmes d'influence. Pascal Rousseau
- Notices
- Œuvres

"Gue(ho)st House - Berdagner&Péjus", in one360.eu, 2012

🏠 Home / EDIFICE / Gue(ho)st House - Berdagner & Péjus

EDIFICE

Gue(ho)st House – Berdagner & Péjus

Avec le projet Gue(ho)st house, les Artistes Berdagner & Péjus réinventent les circulations autour du Centre d'art contemporain et conçoivent de nouveaux espaces d'accueil pour le public et les artistes.



Christophe Berdagner est né en 1968 et Marie Péjus en 1969. Pour le projet architectural appelé Gue(ho)st pour le Centre d'art de Delme (Moselle), ils proposent une sculpture à l'échelle d'un bâtiment existant, qui fut successivement une prison, puis une chambre funéraire. Désormais sans fonction, ce lieu devient la pierre angulaire du projet, véritable Psychoarchitecture à l'échelle un.

Les artistes jouent de l'archéologie du bâtiment et de ses fantômes, pour créer une fantasmagorie architecturale : intégralement recouverte, la maison d'origine se dilate au sens propre et coule sur ses marges. Gue(ho)st house ou « l'art de ne plus avoir peur des fantômes. »

"Gue(ho)st House : à l'échelle 1:1, Berdagner&Péjus incarnent l'invisible", Emmanuelle Borne, in lecourrierdelarchitecte.com, 12 décembre 2012, page 1



Présentation | Gue(ho)st House : à l'échelle 1:1, Berdagner & Péjus incarnent l'invisible (12-12-2012)

Apparue dans la vie des habitants de Delme (57) en septembre 2012, une étrange maison aux formes fantomatiques n'est pas, contre toute attente, l'oeuvre d'un architecte original mais celle des artistes Christophe Berdagner et Marie Péjus. Ces derniers préfèrent d'ailleurs parler de sculpture à l'échelle 1:1 à propos de ce pavillon d'accueil du Centre d'art contemporain du village. Une oeuvre illustrant leur réflexion sur l'interaction entre espace mental et espace construit.

Réhabilitation | Bâtiments Publics | Moselle | Berdagner & Péjus

André Bloc ressuscité ? Gaudi revisité ? Tim Burton maître d'oeuvre ? Les références détournées affluent à l'esprit à la vue des images d'un étrange pavillon blanc dont les façades semblent se liquéfier et progressivement coloniser le sol.

Qu'est-ce donc ? Et bien, ni plus ni moins que le résultat d'une commande publique, issue de la direction du Centre d'art contemporain 'La Synagogue' de Delme, auprès du duo Berdagner & Péjus.

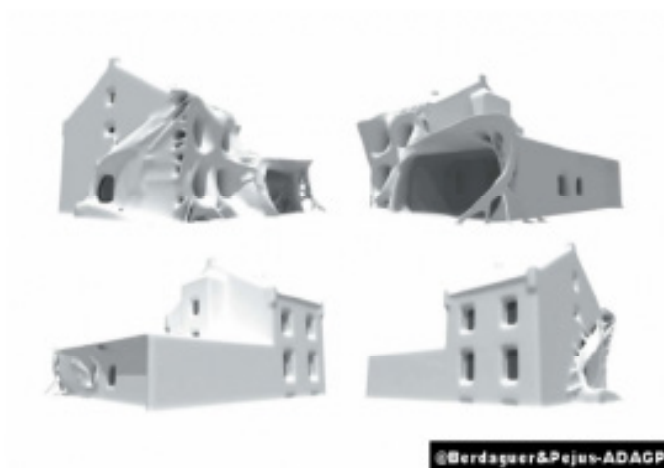
«Il s'agissait d'imaginer le réaménagement du pourtour du centre d'art de la ville, dont le périmètre comprenait une vieille bâtisse», précise Christophe Berdagner au Courrier de l'Architecte.

En visitant le lieu, les artistes découvrent que l'ancienne synagogue abritant le Centre d'art est une réplique de celle de Berlin. *«Un premier fantôme»*. Dans le jardin, une maison sans qualités, dont les murs furent un temps ceux d'une prison, a également servi de funérarium. De spectre en spectre. Bref, l'histoire du lieu fut déterminante.

«Nous étions également attachés à l'idée de porosité», poursuit Christophe Berdager. Prison puis antichambre des morts, le bâtiment qui sert désormais d'accueil au public et de résidence temporaire n'avait pas moins l'apparence d'une maison. *«Il fallait que l'espace privé devienne collectif»*.

«L'idée de voile, d'une épaisseur recouvrant et pénétrant la maison est venue progressivement ; il illustre l'ambiguïté entre dedans et dehors autant qu'une apparition fantomatique». D'autres y voient une façade qui dégouline ou, inversement, un sol immaculé implosant jusqu'à produire *«cet ectoplasme»*.

«Révéler ce qui ne se voit pas» est un enjeu pour ces artistes, auteurs d'une série appelée 'Psychoarchitecture' (2006-2010), composée de maquettes de maisons confectionnées à partir de dessins issus de test psychologiques. Oust le Modulor !



Si Christophe Berdaguer concède que cette oeuvre-là *«ne répond pas à la temporalité de la sculpture»*, d'insister : *«nous sommes dans le processus artistique et non architectural»*. A l'instar d'autres pièces, Gue(ho)st House est un objet pensé *«dans la solitude de l'atelier»* où, à leur habitude, Berdaguer & Péjus travaillent en 3D et en maquettes.

«Gue(ho)st House est un bas-relief ; c'est l'histoire de la sculpture qui s'autonomise de l'architecture», s'amuse Christophe Berdaguer.

Une oeuvre d'art donc, dont les contraintes évoquent néanmoins celles d'une oeuvre architecturale. En passant à l'échelle 1:1, dans le cadre d'une commande publique, Berdaguer & Péjus ont bien dû se coltiner le réel.

C'est-à-dire, outre la technicité de la mise en oeuvre, les réactions des habitants de Delme, au départ réfractaires à cette apparition envahissant leurs terres. Béni est alors *«le soutien total»* des acteurs du projet, dont celui du maire.

Pour donner chair au spectre, Berdaguer & Péjus ont bénéficié de l'aide de CHD Art production (Christian et Bénédicte Hubert-Delisle), chargé du suivi de fabrication de ce bâtiment recouvert de blocs de polystyrène haute densité.

Pré sculptés en atelier via une technique de découpe numérique, les épaisseurs ont ensuite fait l'objet de raccords sur site. Enfin, une résine projetée à chaud a recouvert l'ensemble, avant une dernière couche de peinture *«dont l'entretien est le même que celui d'un bâtiment classique»*.

Ayant fait l'objet d'une réhabilitation indépendante du travail plastique, les espaces intérieurs furent tout de même supervisés par Christophe Berdaguer et Marie Péjus afin d'assurer *«la continuité avec l'enveloppe»*. Au couple polystyrène-résine font donc écho des surfaces intérieures en plâtre.

"Gue(ho)st House : à l'échelle 1:1, Berdagner&Péjus incarnent l'invisible", Emmanuelle Borne, in lecourrierdelarchitecte.com, 12 décembre 2012, page 4

Pérenne, le fantôme. Dans les années 2000, Berdagner & Péjus soulignaient pourtant que *«l'architecture qui nous intéresse est celle qui ne s'est jamais construite»*.

La relation entretenue avec l'architecture, la ville, l'espace construit en général est une constante du travail de ces artistes depuis leur collaboration, en 1996, avec Rudy Ricciotti, sur des maisons qui s'autodétruisent, architectures de papier *«s'auto-avortant»*, leur ayant donné le goût *«de l'architecture transgressive»*.

«L'architecture est un art saturé de visibilité», disaient alors ces artistes engagés.

La Gue(ho)st House, leur premier projet à échelle architecturale, signe-t-elle le passage de l'escamotage à l'hyper visibilité ? Christophe Berdagner s'amuse de l'oxymore. *«Entre les maisons qui meurent et celle-ci, il y a plutôt un cycle»*, souligne-t-il. Le passage à l'échelle architecturale implique, de fait, l'incarnation, mais la dialectique qui sous-tend l'oeuvre reste la même.

«Nous voulons rendre visible l'imperceptible pour lui offrir une autre forme d'opacité».

Dans le jardin de La Synagogue de Delme, Berdagner & Péjus ont moulé un fantôme pour lutter contre le diktat de la transparence.



Gue(ho)st House by Berdagner & Péjus

OCTOBER 03, 2012 **Text** LYDIA PARAFIANOWICZ **Photos** OHDANCY

Tags ARCHITECTURE, BERDAGUER & PÉJUS, FAÇADE, FRANCE

DELME – What has been a prison, school and funeral home is now a striking gallery and visitor centre in Delme, a village about 365km east of France.

The building has been coated in thick white layers of polystyrene, giving it an almost cartoon-like appearance on its plot. In an attempt to revive the property – which belongs to the Centre d'art Contemporain-La Synagogue de Delme – artists Christophe Berdagner and Marie Péjus revamped the structure's façade.

Keeping in mind the building's prior functions, the pair attempted to turn it into a 'ghost' house – 'a veritable architectural phantasmagoria.' The name was inspired by artist Marcel Duchamp's wordplay project: *A Guest + A Host = A Ghost*.

The building houses a visitor centre, studio, gallery and event space. It rests next to Delme's Centre for Contemporary Art located inside the 19th-century Synagogue of Delme. The renovation project was a public commission.

cbmp.fr

"Christophe Berdaguer and Marie Péjus' Gue(ho)st House is an architectural dream", Anya Lawrence, in itsnicethat.com, 2 octobre 2012

Work / Architecture

Christophe Berdaguer and Marie Péjus' Gue(ho)st House is an architectural dream

Imagine the scenario – you have a successful arts centre boastfully set in beautiful grounds but pottering about in the back yard there stands a somewhat redundant building. An old school-cum-prison house-cum funeral home – it has some serious history – but what on earth would you possibly do with it? Cover it in polystyrene, resin and bright white paint? No, probably not.

But then again French artists Christophe Berdaguer and Marie Péjus aren't exactly ones to do things by the book or indeed like anyone else. Draping the building in exactly that (huge blocks of polystyrene covered with resin and then layered with white paint), to make a luminous white architectural dream of a visitors centre, their *Gue(ho)st House* is simply breathtaking.

Standing tall next to the gallery, the *Gue(ho)st House's* ghostly concept builds upon the rich history of the building combining the ghosts of its past with it's future as a contemporary art space and looking absolutely fantastic, it goes without saying that when it come to perfecting the art of architecture Christophe and Marie do it with serious innovation, creativity and style!



Christophe Berdaguer and Marie Péjus: Gue(ho)st House

"Gue(ho)st House by Berdaguer&Péjus", Amy Frearson, in dezeen.com, 1er octobre 2012

Gue(ho)st House by Berdaguer & Péjus



Amy Frearson | 1 October 2012 | 25 comments

French artists Christophe Berdaguer and Marie Péjus have converted an old house in France into a visitor centre by giving it a ghostly cloak of polystyrene and paint.



The building, which was formerly used as a prison house, a school and a funeral home, is located in the grounds of the [Synagogue de Delme contemporary art centre](#), a gallery inside a 19th century synagogue.

Blocks of polystyrene create the chunky shapes on the facade, and are covered with resin and a layer of white paint.

The artists imagine the building as a "ghost-house" and have named it Gue(ho)st House, in reference to the phrase invented by Marcel Duchamp "A GUEST + A HOST = A GHOST".

"Duchamp's wordplay ended up being a trigger, a base line for drawing up the project," said Berdaguer and Péjus. "Guest is the common denominator, the sharing space that we imagined. Ghost is a metaphor, a phantasmagoria."

The completion of the Gue(ho)st House marks the 20th anniversary of the arts centre and provides new reception spaces for visitors, as well as studios for resident artists.

Villeurbanne – L'étrange voyage de Berdaguer & Péjus

✍ Samantha Deman © 20 avril 2012 📍 Berdaguer & Péjus, France, Pluridisciplinaire

Architecture, neurologie et psychanalyse sont quelques-unes des disciplines sur lesquelles s'appuient Christophe Berdaguer et Marie Péjus pour explorer les interactions existant entre le corps, le cerveau et leur environnement. Le duo est l'auteur d'une œuvre en constante évolution, complexe et fascinante, peuplée de paysages psychiques et de transpositions mentales d'architectures. L'Institut d'art contemporain de Villeurbanne présente, jusqu'au 13 mai, une vaste exposition monographique qui permet, à travers la réactivation de plusieurs pièces associées à des projets plus récents – voire conçus pour l'IAC –, d'appréhender pleinement leur démarche singulière.

Le travail de Christophe Berdaguer et de Marie Péjus fourmillent de références scientifiques et historiques qui sont autant de clés de compréhension et de moyens d'approche des projections mentales et jeux de perception au travers desquels ils explorent ensemble, depuis plus de quinze ans, les notions de langage, de temps et de mémoire. Le petit livret mis à disposition des visiteurs de l'IAC s'avère de ce fait être un complément bien utile pour qui souhaite aller au delà de l'expérience intime, sensorielle et esthétique vécue au contact de chacune de leurs œuvres.

Du titre de la manifestation, *Insula* – qui fait référence à la fois au type d'habitat collectif éponyme qui existait dans la Rome antique et à une zone du cerveau dédiée au traitement des émotions –, à la scénographie, en passant par les cartels – métalliques – spécifiquement conçus pour le

parcours, tout a été pensé pour former un seul et même ensemble, tel un immense laboratoire, et souligner l'analogie entre le processus de création et le fonctionnement du cerveau. « Chaque pièce est une sorte d'habitant d'un lieu unique, explique Christophe Berdaguer, il s'agit de montrer comment les œuvres tissent des liens entre elles. » Indissociables les unes des autres, organisées au fil de « glissements » et d'« enchaînements », elles sont ainsi engagées dans d'innombrables jeux de résonance.



Marie Péjus et Christophe Berdaguer à l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne.

“Villeurbanne – L'étrange voyage de Berdaguer&Péjus”, Samantha Deman, in artshebdomedias.com, 20 avril 2012, page 2

Le parcours s'ouvre sur une pièce monumentale, *Kilda 2* (2012), structure aérienne constituée d'une multitude d'arceaux de bois blancs et floqués qui s'entrecroisent. Elle est la réplique formelle inversée de sa grande sœur *Kilda* (2008-2012) – présentée plus loin dans l'exposition –, composée pour sa part d'un ensemble de longues chaînes, suspendues par leurs deux extrémités au plafond, et d'une vidéo, succession de plans fixes d'yeux d'animaux où se reflète la silhouette de Kilda 2. Leur nom commun évoque celui d'un archipel situé au nord de l'Ecosse, Saint-Kilda, et qui a abrité, durant plusieurs milliers d'années, une communauté d'hommes vivant en autarcie : « *Ils avaient inventé un mode de vivre ensemble particulier et adapté à des conditions très difficiles* », souligne Christophe Berdaguer. C'est la dualité de leur histoire, relevant à la fois de l'utopie et de la dystopie – cet idéal communautaire fut abandonné dans les années 1930

en raison des conditions de vie toujours plus précaires qui sévissaient –, mais aussi leur rapport singulier au monde animal, qui a ici inspiré le couple d'artistes. « *Les chaînes renvoient à une architecture convenant à la fois à l'homme et aux oiseaux, seuls autres habitants des lieux* », précise encore Christophe Berdaguer. Elles sont aussi une référence directe à un procédé architectural – dit de la chaînette – développé par l'Espagnol Gaudi (lequel composait d'immenses maquettes à l'aide de cordelettes suspendues et lestées de petits sacs de plomb).

A quelques pas de là, le visiteur pénètre dans un petit corridor. Il s'y arrête, suspendu aux paroles incompréhensibles et envoûtantes qui emplissent l'espace étroit, le regard attiré vers d'étranges serpentins blancs et entortillés qui flottent dans la pièce voisine. *Paroles martiennes* (2012) prend source dans les retranscriptions des discours somnambuliques – datant de la fin du XIX^e siècle – d'Hélène Smith, patiente de Théodore Flournoy, psychologue et auteur du livre *Des Indes jusqu'à la planète Mars* publié en 1900. Adepte de spiritisme, la jeune femme disait communiquer, notamment, avec des esprits martiens. Accrochés à hauteur d'yeux dans la pièce attenante, six ensembles de modules blancs en résine viennent faire écho aux paroles diffusées : « *Les sculptures suspendues sont de véritables transcriptions des propos de cette femme* », précise Marie Péjus. S'intéressant à l'étude mécanique des mouvements de la parole, les deux artistes ont « *travaillé à partir de capteurs suivant le mouvement des lèvres, de la langue et de la mâchoire d'une comédienne lisant le texte original. Les données ont ensuite été traduites en trois dimensions puis matérialisées.* »



Kilda 2, Berdaguer & Péjus, 2012.

Posé sur le mur du fond de la petite pièce suivante et plongée dans la pénombre, *Salle de consultation* est constituée d'un haut miroir sans tain au dos duquel a été imprimé une photographie du cabinet de Freud, dont Berdaguer & Péjus retiennent le « côté scénographe : dans le fait d'inventer le dispositif du divan, il y a une mise en scène pour libérer sa parole. » On discerne ici un bureau, une bibliothèque, d'innombrables antiquités, une grande fenêtre à laquelle est accrochée une petite glace... et son propre reflet. Mettant de belle manière en scène la traversée du miroir, cette image « qui nous regarde », qui invite à l'intimité, occupe le cœur géographique de l'exposition.

Le parcours se poursuit, jouant sur les perceptions du spectateur en alternant espaces lumineux, voire éblouissants, et salles à l'ambiance

tamisée, voire sombres. Au milieu de l'une d'elles, un large écran suspendu au plafond diffuse une vidéo sur ses deux faces. Ce qui pourrait évoquer de loin les traits, en noir et blanc, d'une rose sont en fait les sillons dessinés dans du sable gris par un homme marchant de façon concentrique dans le sens des aiguilles d'une montre – en réalité, le déplacement s'est fait à reculons et les images défilent donc à l'envers –. *Timezone* (2010) fait référence à une métaphore* employée par l'Américain Robert Smithson en 1967 pour expliquer la notion d'entropie, centrale dans le travail du théoricien du Land art qu'il fut.

Dans la pièce voisine, une vingtaine de hauts piédestaux blancs soutiennent chacun une petite construction, ou un arbre, aussi insolite et improbable que poétique. Pour créer ces *Psychoarchitectures* (2006-2010), caractéristiques de l'intention des deux artistes de matérialiser des représentations mentales, « nous sommes partis de dessins d'enfants réalisés lors de tests psychologiques et que nous avons modélisés en trois dimensions de façon numérique », explique Marie Péjus. La série porte également en elle le principe d'auto-construction, autre préoccupation essentielle du duo. Le champ exploratoire offert par ce type de tests scientifiques revient avec le *Jardin psychologique* (2006-2012), une installation constituée d'un imposant grillage entourant un large tapis de sable noir, au-dessus desquels planent plusieurs mobiles colorés, dont les formes correspondent à celles des taches d'encre symétriques utilisées dans le test dit de Rorschach. Il est ici question d'évocations et de réminiscences intimes, mais aussi de mise en résonance de l'œuvre, dont le sable noir rappelle sciemment celui que foule le personnage de la vidéo *Timezone*.



Le parcours se clôt sur une autre installation vidéo : au centre de la pièce, plusieurs placards sont accolés ; sur l'un des murs, des images de synthèse défilent qui donnent au visiteur

“Villeurbanne – L'étrange voyage de Berdaguer&Péjus”, Samantha Deman, in artshebdomedias.com, 20 avril 2012, page 4

l'illusion d'une immersion dans un lieu autre. *Mi(e)s* (2005-2012) tient son nom de celui de l'architecte allemand qui conçut dans les années 1940, aux Etats-Unis, une maison tout en verre pour Edith Farnsworth. Celle-ci lui réclamait néanmoins une armoire assez haute afin de préserver un minimum d'intimité. « Cela avait donné lieu à un vaste débat à l'époque, explique Christophe Berdaguer, sur le thème du droit de l'usager à décider face au pouvoir de l'architecte. » « Qui a le pouvoir ? » est une question récurrente posée dans le travail des deux artistes, qui la mettent au centre de cette « relation, étrange, que l'on entretient avec l'architecture, la médecine, ou la science en général ».

* Robert Smithson avait à l'époque expliqué le caractère irréversible du temps en prenant l'exemple d'un enfant courant dans un bac rempli pour moitié de sable noir et pour autre moitié de sable blanc. Les grains se mêlant sous les pas de l'enfant, le sable devient gris et le reste même si le protagoniste inverse le sens de sa course. L'artiste avait alors évoqué le recours à la vidéo qui peut donner l'illusion de remonter le temps, sans pour autant éviter que le film lui-même ne finisse par s'abîmer et disparaître.



Mi(e)s, Berdaguer & Péjus, 2008-2012.

"Sol Lewitt, Ulla Von Brandenburg et Berdaguer&Péjus", Arnaud Laporte, in *La Dispute*, franceculture.fr, 21 mars 2012

ART ET CRÉATION

LA DISPUTE par [Arnaud Laporte](#)

DU LUNDI AU VENDREDI DE 19H À 20H



59 MIN

Sol Lewitt, Ulla Von Brandenburg et Berdaguer & Péjus

21/03/2012

Ce soir sur France Culture, La Dispute portera sur l'actualité des arts plastiques avec les critiques :

- **Frederic Bonnet** du journal des Arts

- **Vincent Huguet** de Marianne

- **Corinne Rondeau**

A propos des expositions :

Insula - par Berdaguer & Péjus à l'Institut d'Art Contemporain de Villeurbanne jusqu'au 13 mai.

La grande force de ce travail, c'est de décloisonner des systèmes connus. Corinne Rondeau

L'univers de Berdaguer & Péjus est suffisamment riche pour qu'on puisse s'y abandonner complètement. (...) Une visite assez fascinante. Frédéric Bonnet

17 octobre 2007, par Lunettes Rouges

Le prix Ricard (semaine FIAC 2)

à l'[Espace Ricard](#), jusqu'au 17 Novembre. Le prix sera décerné le 19 Octobre après dépouillement des votes d'une centaine d'amateurs invités.

Le commissaire de cette exposition, intitulée Dérive, est Mathieu Mercier, et il a intelligemment choisi une douzaine d'artistes (entre 35 et 47 ans), tous préoccupés par le rapport à l'espace et à la nature. Comme [l'an dernier](#), invité à faire partie du jury, j'ai eu du mal à choisir.

J'ai d'abord éliminé les quatre oeuvres qui, quoi que j'en fasse, ne m'inspiraient pas du tout : la [vidéo](#) au dé de [Julien Bouillon](#), le [crâne sur socle](#) de [Stéphane Calais](#), les [peintures](#) de [Régine Kolle](#) et les [jeux visuels](#) trop faciles de [Hugues Reip](#). Ensuite quatre autres oeuvres me plaisent, mais ne m'étonnent pas, me semblent -à tort ou à raison - trop simples, trop prévisibles : l'[homme-singe](#) de [Daniel Firman](#), le [creuset-bénitier](#) sur bois de rennes de [Vincent Beaurin](#), l'[huitre paysagère](#) de [Marc Etienne](#), et la [forme au sol](#) de [Victor Almendra](#). Ensuite, j'aime bien les formes en creux de [Sammy Engramer](#), [oeufs](#) d'autruche perforés, Nymphéas poinçonnés avec des rondelles au sol, tout ce travail sur le vide, mais le jeu de mot « pièces de Monet » me dissuade: trop facile, pas assez dense.



Reste le choix final, difficile, entre Virginie Yassef et le couple Christophe Berdaguer et Marie Pèjus. La pièce de [Virginie Yassef](#) est un énorme rocher, encastré dans une paroi, massif, majestueux. Mais, grâce à pivot et ressorts, une pression du doigt le fait tourner, un passage s'ouvre, on peut traverser. J'aime cette magie, cette opposition entre lourdeur et facilité, cette approche déconcertante. J'aime moins les

références confuses aux Apaches (le titre en est *Passé Apache*), à Cochise et à la forme d'un petit caillou ramassé à Pékin, ne sachant trop en quoi ce discours enrichit l'oeuvre.

Berdaguer et Péjus ont réalisé un véritable paysage fait de polyèdres noirs partant dans tous les sens. Dans la demi-pénombre, là où ils s'appuient au mur, on croit voir un trou, une profondeur. Au sol, une étroite cavité dans laquelle on peut se glisser, couché, et écouter les bruits de pas dans la salle voisine, comme un retour au giron maternel. Ces formes, ces angles, cette noirceur mate évoquent les bombardiers furtifs, faits de matériaux composites et invisibles au radar. On ne peut saisir la forme de l'ensemble, la voir dans toute sa complexité, c'est un volume trompeur et dépouillé, dans l'ombre duquel nous pouvons espérer protection et chaleur. *Dreamland*, pays de rêves, est aussi l'endroit top secret où seraient fabriqués les avions furtifs dans le Nevada. J'ai moins aimé l'écran de modélisation en 3D à côté de la pièce, qui ne me semble pas rajouter grand chose. Mais au final, c'est pour eux que j'ai voté.



C'est bien évidemment un choix tout à fait personnel et subjectif; beaucoup d'entre vous ne seront pas d'accord. J'espère simplement qu'avoir décortiqué mon processus de choix par élimination aura intéressé certains. Résultats samedi soir, au Bal Jaune.

Photos des oeuvres provenant du site de la Fondation Entreprise Ricard. Vues de l'exposition « Dérive » à la Fondation d'entreprise Ricard, photo : F. Kleinefenn; courtoisie Fondation Entreprise Ricard.

“Péjus et Berdagner, un couple archi doué.”, in *sitaudis.fr*, 26 février 2005

Péjus et Berdagner, un couple archi doué.

Sous l'enseigne de Berdagner & Péjus (le patronyme de l'homme en premier, parce que ça sonne mieux? ou plutôt pour respecter l'ordre alphabétique?), Marie et Christophe présentent depuis 1992 des dispositifs critiques très ironiques de notre environnement et des projets d'habitat remplissant la même fonction et bien d'autres encore ; ils ont travaillé avec des cabinets d'architecte tels que celui de Rudy Ricciotti et conçu un projet de ville invisible.

Comme l'écrit Jean Pierre Rehm :

Si leur rapport à l'architecture est flagrant, il s'inscrit toutefois dans une lignée hérétique : celle par exemple (...) de Dan Graham...ou de Gordon Matta-Clark.



Pas vraiment inconnus en France, ils étaient présents en 2002 lors de l'ouverture du site de création contemporaine au Palais de Tokyo.

Or, dans le Palazzo Ducale de Genova, capitale mondiale de l'architecture en 2004, vient de s'achever (dimanche 13 février 2005), la prestigieuse exposition *Art/Architecture* : quels artistes français pouvait-on y voir? Berdagner & Péjus dont les projets se seraient inscrits au mieux dans cette manifestation? Non, Bustamante que l'Association Française d'Action Artistique (dirigée par Olivier Poivre D'Arvor!!!) met en avant quel que soit le lieu, Palestine ou Argentine, quel que soit le thème, brillantine ou prime-time. Bustamante dont on oublie le travail dès qu'on l'a vu.

On n'oublie pas en revanche *Les maisons closes* ou *Les maisons qui meurent* (cf. vue ci-contre d'une maison dont les murs en béton de sucre, s'effritent progressivement- 1997) de Berdagner & Péjus.

Les gens de l'AFAA, il suffit de les avoir vus officier en groupe au moins une fois pour comprendre qu'il s'agit d'un clergé, la cervelle pleine d'automatismes conformistes et de déférence pour la rhétorique dominante.

Ils n'aiment pas les hérétiques comme Berdagner & Péjus, c'est leur droit mais il ne faut pas s'étonner ensuite que les artistes français soient si peu présents sur la marché international.